

REVUE
DE
L'UNIVERSITÉ
DE LYON

II

LYON

AU SECRÉTARIAT DE LA REVUE

QUAI CLAUDE-BERNARD, 18

MARS

1928

Bibliothèque Maison de l'Orient



125742

SOMMAIRE

- GRAIGNARD, *l'Hydrogénation catalytique sous pressions réduites.*
LÉONIE VILLARD, *Bérénice en Angleterre.*
J. FROMENT, *l'Homme Debout.*
J. SEGOND, *le Sentiment fondamental.*
PERRUUX, *Georges Sorel et la Grève générale.*
PEHU, *Notes et impressions au cours d'un voyage en Italie.*
L. ROSENTHAL, *les Préludes du Romantisme dans l'Art.*
Chronique. — L. VILLARD, *Commémorations du Centenaire de W. Blake.*
Bibliographie. — Informations.
-

COMITÉ DE RÉDACTION

A. PAUPHLET, *président*; P. JOB, J. LAMEIRE, A. POLICARD, P. VILLARD,
M. VISSÉRIAS, *secrétaire.*

Les manuscrits non insérés ne sont pas retournés. Ils restent à la disposition des auteurs pendant six mois.

Les manuscrits doivent être dactylographiés à double interligne et ne varier.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

POUR 1938

Les Abonnements sont d'une année et partent du 1^{er} janvier.

France, Paris, Départements et Colonies.

Un an, 25 francs (Tarif réduit à 15 francs pour les membres de l'Enseignement, les étudiants et les membres de la Société des Amis de l'Université de Lyon).

Etranger.

Un an, 35 francs pour les pays ayant adhéré aux conventions du Congrès de Stockholm.

Un an, 40 francs pour tous les autres pays.

LE NUMÉRO 6 FRANCS

M^{lle} VISSÉRIAS, *secrétaire.* Compte Chèques-Postaux. Lyon 332-82.

Pour la publicité, s'adresser à M. F. CARTIER, rue de la Martinière, 1, Lyon
Tél., BURDEAU 61-60

REVUE DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

SECRETARIAT GÉNÉRAL DE LA REVUE

18, quai Claude-Bernard, LYON

L'HYDROGÉNATION CATALYTIQUE SOUS PRESSIONS RÉDUITES

En 1835, le grand chimiste suédois Berzélius coordonna, sous le nom de phénomènes de *catalyse*, un certain nombre d'observations de ses devanciers et de ses contemporains, et il donna du *catalyseur* une définition qui, quelque peu modifiée par le progrès scientifique, peut s'énoncer de la manière suivante : « Un catalyseur est un corps qui, introduit en quantité relativement très faible, dans un milieu réactionnel, d'une manière homogène ou hétérogène, suivant les cas, modifie la vitesse d'une réaction, sans paraître, lui-même, y prendre part ».

Bien entendu, il n'y a là qu'une apparence ; nous retrouvons, à la fin de l'opération, le catalyseur intact, mais notre esprit ne peut séparer son intervention de la formation transitoire d'une combinaison intermédiaire, d'ordre chimique ou physique, et, en tout cas, peu stable dans les conditions de l'expérience. Le catalyseur peut ainsi modifier à chaque instant, et très rapidement, les aptitudes réactionnelles des molécules qui viennent en contact avec lui, tout en se régénérant constamment.

Cette notion de la catalyse s'est d'ailleurs transportée,

presque sans changement, dans le domaine des activités sociales. Ceux que nous appelons des « animateurs » ne sont-ils pas de véritables catalyseurs de l'énergie humaine ?

Une étude plus précise des phénomènes chimiques, depuis Berzélius jusqu'à nos jours, a prouvé qu'il n'y avait peut-être pas une seule réaction qui n'ait son catalyseur. Il est vrai que nous sommes loin de les connaître tous et, surtout, de connaître les meilleurs.

Actuellement, en dehors des apports directs d'énergie sous forme de chaleur, de lumière, d'électricité, les catalyseurs nous apparaissent comme des corps extrêmement variés, sans aucune parenté, ni entre eux ni avec les corps sur lesquels s'exerce leur action.

Ce sont tantôt des corps poreux comme le charbon de bois, la terre d'infusoires, divers métaux, nickel, cuivre, argent, platine, palladium, généralement dans un état de division extrême ; tantôt des corps minéraux comme l'eau, les acides forts, les bases alcalines ; certains sels, chlorure d'aluminium, chlorure de zinc, chlorure stannique, etc. ; tantôt des composés organiques comme l'éther ordinaire, l'acétate d'éthyle, diverses amines, etc., etc. Et n'oublions pas d'y ajouter les catalyseurs organisés, les très nombreuses diastases, sécrétées par des organismes monocellulaires, ou par certaines cellules végétales ou animales, et dont le rôle est primordial dans les transformations de la matière organique et des êtres vivants.

Les catalyseurs que l'on a le plus souvent à considérer sont les catalyseurs positifs, c'est-à-dire les activeurs ; ce sont, pratiquement, les plus importants. Chaque réaction ou chaque type de réaction a son catalyseur spécifique ou, tout au moins, son catalyseur optimum. Ainsi, l'oxydation de l'acide chlorhydrique, en chlore et eau, est catalysée par le cuivre divisé ; l'oxydation de l'anhydride sulfureux en anhydride sulfurique requiert de préférence l'oxyde de fer ou le platine divisé ; l'oxydation de l'ammoniac en oxydes azotiques se fait sur une gaze de fils de platine ou sur oxyde vanadique ; l'oxydation des alcools en aldéhydes, ou cétones, réussit mieux sur argent divisé. Dans tous ces cas, le catalyseur doit être chauffé à température élevée qui varie depuis 300°, environ, jusqu'au rouge vif. D'autres oxydations, au contraire, se feront à froid, ou à température modérée, en présence de sels de manganèse ou de certaines diastases comme la laccase.

Tandis que l'hydrogénation de l'azote en ammoniac se réalise en présence de catalyseurs métalliques, fer, molybdène ou tungstène, celle de l'oxyde de carbone en alcool méthylique exige l'emploi de chromate de zinc. Et, en plus d'une température élevée, il faut opérer, dans ces deux cas, sous de fortes pressions, de l'ordre de quelques centaines d'atmosphères.

Il existe cependant, en chimie organique, un groupe extrêmement vaste de réactions qui sont justiciables des mêmes catalyseurs et de techniques opératoires peu différentes, ce sont les hydrogénations catalytiques sur lesquelles nous allons nous arrêter.

Dans un très grand nombre de composés organiques, certains atomes de carbone sont réunis entre eux ou à d'autres éléments polyvalents, comme l'oxygène ou l'azote, par échange de deux ou trois valences. Il en résulte ce que l'on appelle des doubles ou triples liaisons.

Sous des influences convenables, ces liaisons multiples peuvent, en général, s'ouvrir et passer à l'état de liaisons simples en fixant d'autres éléments et, en particulier, de l'hydrogène, sur les valences devenues libres.

Ce phénomène est assez souvent réalisable, dans des conditions plus ou moins bonnes, par diverses sources d'hydrogène naissant. Mais en 1897, deux savants français, MM. Sabatier et Senderens, firent la découverte capitale qu'en faisant passer les corps précédents, à l'état de vapeur, sur du nickel réduit et chauffé à des températures variables, mais ordinairement comprises entre 200° et 300°, on réalisait l'hydrogénation attendue dans des conditions le plus souvent excellentes.

L'impossibilité où l'on se trouva bientôt d'appliquer la méthode, telle quelle, à des corps peu volatils ou décomposables par la chaleur, conduisit à rechercher des catalyseurs permettant d'opérer à la température ordinaire ou à la température modérée. C'est ainsi que furent instaurées, entre 1906 et 1912, les méthodes de Fokin et de Willstätter, de Paal et de Skita, qui employaient le platine et le palladium, soit à l'état colloïdal, soit à l'état de précipités extrêmement ténus, de « noirs ». Le catalyseur est alors, en général, noyé dans le corps à hydrogéner, dissous, ou non, dans un solvant approprié, au sein duquel on fait arriver l'hydrogène en agitant énergiquement.

Bientôt d'ailleurs, Brochet, en 1914, montra que le même

procédé pouvait s'appliquer au nickel, à condition d'opérer sous une pression suffisante qui peut atteindre exceptionnellement une vingtaine d'atmosphères.

Les différents procédés ont dès lors évolué parallèlement, s'empruntant réciproquement leurs techniques et se complétant mutuellement.

Ils ont permis d'accumuler une masse considérable de résultats, pour le plus grand profit de la recherche scientifique et de l'industrie. L'hydrogénation des huiles, par exemple, pour les transformer en graisses alimentaires, ou en vue de la fabrication des savons, est une industrie récente, née des découvertes précédentes. Elle a ouvert de larges débouchés, d'une part, aux huiles végétales des pays tropicaux et, d'autre part, aux huiles de poissons et de cétacés que leur odeur nauséabonde rendait à peu près inutilisables.

Malgré l'immense intérêt que présentent ces méthodes, elles ne sont cependant pas arrivées encore à résoudre tous les problèmes d'hydrogénation que pose la chimie organique. Par certains côtés, elles se montrent insuffisantes ; par exemple, les acides organiques résistent aux catalyses précédentes. Dans d'autres cas, au contraire, et ceci est souvent plus grave, elles vont trop loin. C'est ainsi qu'en hydrogénant les aldéhydes et les cétones, on doit, normalement, obtenir des alcools ; mais si ces alcools ne sont pas très stables, le catalyseur provoque leur déshydratation, puis agit comme hydrogénant sur la liaison éthylénique qu'il vient de créer ; si bien qu'au lieu d'un alcool on obtient un hydrocarbure saturé. De même, chaque fois que l'hydrogénation régulière devrait conduire à une amine primaire, par exemple dans l'hydrogénation des nitriles, on obtient, en réalité, un mélange d'amines primaire, secondaire et même tertiaire, dans lequel la seconde prédomine. Et encore, quand on hydrogène une fonction aldéhyde, ou cétone, soudée directement au noyau benzénique, non seulement l'hydrogénation, au lieu de s'arrêter à l'alcool, va jusqu'à l'hydrocarbure aromatique, mais, de plus, attaque le noyau benzénique pour le transformer en noyau cyclohexanique.

Les cas de ce genre sont assez nombreux, et c'est en me heurtant à l'une de ces difficultés que j'ai été amené à envisager le problème de l'hydrogénation catalytique d'une manière un peu différente de ce qui avait été fait jusqu'à présent.

On avait bien songé, pour faciliter certaines hydrogénations, à élever la pression, l'expérience ayant montré qu'on ne pouvait disposer du facteur température que dans des limites assez étroites. Mais, par suite d'une interprétation inexacte du Principe du Déplacement de l'Equilibre, on considérait volontiers comme une hérésie scientifique de vouloir réaliser par abaissement de la pression une réaction qui détermine une diminution du volume des gaz en réaction (1). Et l'on a cherché la solution du problème dans l'emploi d'anticatalyseurs, c'est-à-dire de poisons du catalyseur employé qui paralysent plus ou moins son action.

Il est juste de reconnaître, d'ailleurs, que l'on a parfois obtenu d'excellents résultats dans cette voie. Cependant une remarque s'impose immédiatement. Ce procédé a été appliqué surtout aux métaux précieux et, malheureusement, chaque genre de catalyse, à peu près, exige son poison spécial; si bien que lorsqu'on ne dispose, comme c'est le cas général dans les laboratoires, que d'une faible quantité de catalyseur, qui doit, par suite, servir à des réactions diverses, il faut, chaque fois, se livrer à un travail très pénible de purification et de régénération, qui entraîne toujours une grosse perte de temps et même de métal.

J'ai pensé qu'il serait sans doute possible, en opérant la catalyse sous pression réduite, d'arrêter l'hydrogénation à des phases intermédiaires, que les méthodes habituelles franchissaient sans arrêt appréciable. De plus, grâce à l'action du vide, les corps ainsi formés devaient être rapidement soustraits à l'action de la chaleur et du catalyseur, et l'on pouvait espérer saisir ainsi des formes transitoires peu stables dont les autres procédés ne permettaient même pas toujours de soupçonner l'existence.

Cette étude, que je poursuis depuis cinq années avec les concours successifs de deux de mes élèves, MM. Escourrou et Mingasson, m'a déjà donné des résultats fort appréciables.

Cette *Revue* ne devant avoir aucun caractère technique, je me contenterai simplement d'en donner une idée générale.

Nous avons, suivant les cas, employé, comme catalyseurs, le nickel et le platine ou le platine oxydé, et utilisé des pressions variables, allant depuis une dizaine de millimètres de

1. On avait bien déjà utilisé l'action du vide dans quelques cas, mais uniquement pour favoriser la vaporisation de corps peu volatils.

mercure jusqu'au voisinage de la pression atmosphérique. Le catalyseur est monté sur de la ponce finement granulée et disposé dans un appareil qui diffère peu de l'appareil habituel pour catalyse dans la vapeur, à cela près qu'il est tout en verre soudé et muni d'excellents robinets pour éviter toute rentrée d'air sous l'action du vide.

Dans ces conditions, des alcools éthyléniques qui, à la pression ordinaire, sont totalement déshydratés par le nickel ou dédoublés par le platine, ont été transformés intégralement en alcools saturés.

Les aldéhydes et les cétones aromatiques sont simplement transformés en alcools aromatiques correspondants ; la fonction alcool reste intacte comme dans le cas précédent et le noyau benzénique n'est pas modifié.

Les chlorures d'acides, qu'on avait renoncé à hydrogéner autrement qu'en empoisonnant le catalyseur, sont transformés en aldéhydes sans aucune perte et sans que la réduction aille au delà.

Cette méthode nous a permis également d'élucider le mécanisme de certaines hydrogénations en isolant une phase intermédiaire qui n'avait pu être saisie auparavant.

Ainsi l'hydrogénation des nitriles peut être arrêtée exclusivement à la fonction aldimine, et c'est la première fois que cette fonction a été systématiquement préparée et étudiée, malgré sa très faible stabilité.

On savait déjà que l'hydrogénation du phénol en cyclohexanol avait comme stade intermédiaire la cyclohexanone, mais on ignorait comment se formait cette dernière. Nous avons pu montrer qu'en se plaçant dans des conditions bien déterminées, l'hydrogénation s'arrêtait à la cyclohexanone, mais celle-ci n'est pas sous la forme cétonique habituelle, elle est sous sa forme énolique. Et grâce à une technique spéciale, découverte également dans mon laboratoire, nous avons pu isoler cette forme énolique, bien qu'elle soit fort instable et se tantomérise assez rapidement en cyclohexanone. Le mécanisme de cette hydrogénation est dès lors évident et constitue une nouvelle illustration de la vieille formule benzénique de Kekule.

D'autres recherches, moins avancées, vont permettre certainement de déterminer le processus d'hydrogénation des cétones ou aldéhydes éthyléniques, ainsi que celui de la

déshydrogénation catalytique des alcools primaires ou secondaires en aldéhydes ou cétones.

Ces résultats témoignent que nous avons, dès à présent, entre les mains, une nouvelle méthode de travail, vraisemblablement applicable dans une foule de cas où la théorie prévoit des stades intermédiaires que les autres procédés font franchir sans palier appréciable; méthode qui, sans prétendre à l'ampleur des techniques antérieures de la catalyse, apportera, sans aucun doute, plus de finesse dans l'analyse et plus de souplesse dans la synthèse.

V. GRIGNARD,

*Professeur à la Faculté des Sciences,
Membre de l'Institut.*

BÉRÉNICE EN ANGLETERRE

Ce fut le sort de nos grands auteurs dramatiques, lorsqu'ils passèrent en Angleterre, de subir, avec les traductions imparfaites et les remaniements arbitraires qui étaient alors d'usage, un traitement souvent aussi barbare que désinvolte. Pillés, dépecés sans scrupule, Corneille, Molière et Racine, s'ils figurèrent constamment et pendant au moins cinquante ans sur la scène anglaise, y revêtirent les apparences les plus inattendues. Lorsque Mrs Philips, docte poétesse que ses contemporains avaient surnommée « l'incomparable Orinda », écrivit une traduction précise et vigoureuse d'*Horace*, un metteur en scène jugea nécessaire de mettre Corneille au diapason de la bouffonnerie et de la grossièreté qui faisaient alors les délices de la cour et de la ville. Un intermède comique, avec chants et danses, fut intercalé entre chaque acte de la pièce. Celle-ci, et probablement par déférence envers Mrs Philips, ne fut pas remaniée. Néanmoins, l'association de la tragédie de Corneille et de scènes grotesques — où figuraient, allusion à la situation politique, des Hollandais sortant de la bouche et de la queue d'une énorme truie — produisit, au dire de Pepys, un résultat fort peu goûté du public. En trois mots, *Horace* est jugé : c'est « une sottise », « a silly play ».

Molière, auquel tous les auteurs comiques font des emprunts avoués ou indirects, n'est pas traité avec plus d'égards. On voit dans la même pièce anglaise une scène empruntée aux *Précieuses Ridicules* suivie par d'autres scènes tirées de *l'Ecole des Femmes* et de *l'Ecole des Maris*.

Andromaque, la première pièce de Racine qui reçoit une traduction anglaise, est présentée au public dans des conditions encore plus fâcheuses. En 1675, un jeune homme — dont le nom est resté inconnu — s'avisait de traduire en vers la pièce de Racine, puis, la traduction achevée, la confia à Crowne, auteur dramatique de second ou troisième ordre, en le priant de la reviser pour la scène. Crowne substitua sa prose aux vers

du jeune homme et fit jouer la pièce qui ne lui valut que des critiques. Désireux d'affirmer qu'il n'était responsable ni du choix de l'œuvre française ni de sa traduction, Crowne fit imprimer avec *Andromaque* un explicite « Avertissement au Lecteur ». « Si la pièce vous a semblé mauvaise, dit-il avec un cynisme qui nous semble aujourd'hui d'une amusante naïveté, c'est l'auteur, et non pas moi, qui doit en supporter le blâme. Pour ma part, je suis toujours prêt à témoigner les plus grands égards aux étrangers, mais encore faut-il qu'ils soient des étrangers de mérite... Je ne voudrais pas plus entreprendre de mettre de l'esprit — si j'en avais à revendre — dans une pièce française, que je ne voudrais me charger de vêtir déceimment les Français déguenillés qui viennent chez nous. Toutefois, n'ayant pas l'intention de causer le moindre tort au libraire ou à la pièce elle-même, je dois dire en toute justice que cette dernière est loin d'être la plus mauvaise des pièces françaises : elle est fort estimée en France et certains Anglais qui ont de l'admiration pour l'esprit français, jugent qu'elle a beaucoup perdu dans la traduction. Je l'aurais volontiers mise en vers, mais j'ai pensé qu'elle n'en valait pas la peine ». Suivent quelques phrases à la louange de la « solidité de l'esprit anglais » qui, au dire de Crowne, est beaucoup trop judicieux pour trouver quelque saveur au « piètre régal » que peut lui fournir une pièce française.

Malgré l'échec d'*Andromaque*, une autre pièce de Racine allait bientôt être présentée au public anglais. Un jeune homme de vingt-quatre ans, Thomas Otway, que la poésie dramatique et le métier d'acteur attiraient également, écrivit, en 1676, une tragédie héroïque en vers rimés, *Don Carlos, prince d'Espagne*, dont le succès fut grand. Dans la préface de *Don Carlos*, Otway — qui devait, à la fin de sa carrière, écrire *Venise Sauvée*, le plus beau drame romantique de la fin du xvii^e siècle —, exprimait son admiration pour l'œuvre de Racine et particulièrement pour *Bérénice*. En écrivant *Don Carlos*, disait-il, il avait eu l'ambition d'obtenir des spectateurs les mêmes suffrages qu'avait reçus en France *Bérénice*, « honorée de tant de larmes ».

L'année suivante, Thomas Otway fit représenter, sur la scène du « Duke's Theatre », une traduction qu'il intitula *Titus et Bérénice*. Pour la seconde fois, une pièce de Racine était apportée au public anglais dans une version incomplète il est vrai, et remaniée d'assez étrange façon, mais qui néanmoins restait

par endroits assez fidèle à la lettre, sinon à l'esprit et à la souveraine poésie de l'original.

o

Si l'on se contente de juger l'époque dans son ensemble et d'assez loin, on peut dire que, au xvii^e siècle et jusque vers 1740, l'influence française et avec elle la tradition classique dominèrent la vie littéraire de l'Angleterre. Mais, lorsqu'on étudie de plus près le jeu de cette influence et les interprétations données aux théories du classicisme par les écrivains d'Outre-Manche, on distingue, sous l'apparence d'une soumission générale à la discipline classique, un courant de réaction, d'opposition ouverte ou latente. Suivant l'heure et le tempérament de chaque écrivain, cette réaction, ou plutôt cette revendication des libertés de l'inspiration et de l'esprit anglais, s'affirme plus ou moins ouvertement. Mais elle ne disparaît jamais et, nulle part mieux que dans l'art dramatique, les droits de l'invention et de la fantaisie à s'exercer en dehors de toute règle, ne furent défendus plus vigoureusement. A côté de la tragédie héroïque, qui s'inspire assez librement de l'esprit et des formes classiques, la Restauration voit se perpétuer et reflorir, pour une brève saison, la tradition élisabéthaine et le drame romantique. Parfois, et dans la même œuvre, on voit les deux courants se rencontrer sans se confondre.

Œuvre de jeunesse d'un homme que son tempérament dramatique devait plus tard amener à abandonner la tragédie héroïque pour se rattacher à la pure tradition de la Renaissance anglaise, *Titus et Bérénice* témoigne chez son auteur d'un singulier contraste. Otway admire Racine, et le choix qu'il fait de *Bérénice* prouve la qualité de son admiration, mais il n'en saisit, dans la version qu'il apporte à la scène anglaise, que le mouvement et les péripéties extérieures. Le drame intérieur, les fluctuations d'un même sentiment, les nuances changeantes dont l'heure et l'occasion le revêtent, en un mot ce qui donne à *Bérénice* un caractère unique et un charme incomparable, tout cela appartient à une sphère dans laquelle Otway, malgré ses dons et son jeune talent, ne saurait pénétrer. Fidèle à la loi de sa nature, et sans même chercher à se plier quelquefois à d'autres exigences, il écarte de sa traduction les passages de pure valeur psychologique qui,

à ses yeux, ne sont que vaines discussions. Seuls retiennent son attention les points où la tragédie intérieure affleure à la surface et s'extériorise dans l'action, le geste, l'attitude. Nul souci chez lui et, on peut le présumer, nulle appréciation profonde de la beauté de ces longues répliques chargées de soupirs, de regrets, d'espoirs déchirants et menteurs qui font de *Bérénice* le Cantique des Cantiques de l'amour menacé.

Au contraire, partout où Racine quitte le monde du sentiment pour celui de la réalité extérieure, la traduction d'Otway adhère au texte, elle en reproduit le contour avec une vigoureuse justesse. L'imagination réaliste, le sens du dynamisme extérieur, le goût de la vision concrète, de la couleur et de la ligne qui donnent à l'œuvre originale d'Otway son accent et sa signification, communiquent alors à une traduction, ailleurs sans chaleur et sans vie, une sonorité, un relief étonnants. Le vers, jusque-là platement enchaîné au tintement de la rime, se libère et s'emplit d'un rythme nouveau. Alors que pour reproduire les subtiles modulations raciniennes et pour rendre dans leur infinie diversité les accents de l'inquiétude ou de la tendresse, l'expression demeurerait terne et banale, mosaïque faite des lieux-communs et des périphrases du style noble, tel passage descriptif s'illumine d'une beauté inaccoutumée. La valeur plastique de ces vers — qui auraient pu suggérer à un Le Brun une composition décorative intitulée *La Gloire de Titus* — inspire à Otway une traduction à la fois pittoresque et expressive :

*De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur,
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur ?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée...*

et toute l'évocation d'un triomphe auquel participe Bérénice, est emplie chez Otway de la même admiration éblouie.

*The splendour of this night thou hast beheld
Are not thy eyes with his bright grandeur filled ?
These Eagles fasces, marching all in State
And crowds of Kings that with their Tribute wait,
Triumphs below and blessing from above,
Seem all at strife to grace this man of love.*

De même, lorsque le traducteur voit dans une réplique non pas une pensée ou un sentiment mais l'indication d'un geste

ou d'une attitude, sa phrase est vive, incisive et juste. Si Bérénice importunée par la sollicitude de Phénice s'écrie :

Laisse, laisse, Phénice, il verra son ouvrage,

Otway lui fera dire avec une félicité presque égale :

No, he shall see the triumph he has won.

C'est l'image qui l'a guidé et c'est à elle qu'il doit la beauté de son vers.

Mais dans les moments où la mélodie racinienne fait entendre ses plus subtiles cadences, l'oreille d'Otway ne les saisit ou ne les comprend pas. Le long gémississement, plainte amoureuse de colombe blessée, qu'exhale Bérénice au quatrième acte, n'est traduit que par des phrases décolorées, au rythme monotone et froid. Comment pourrait-il en être autrement puisque le drame intérieur, la tragédie où l'on ne voit pas « du sang et des morts » ne commandent aucune émotion chez cet amant de la vie extérieure qu'est Otway ? La douleur contenue et déchirante de ces vers :

*Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous,
Que le jour recommence et que le jour finisse
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus...*

n'a rien communiqué de son pathétique et de sa noblesse aux paroles de la Bérénice anglaise :

*From this sad moment never more to meet
Is it for day to dawn and day to set
In which I must not find my hopes still young,
Nor yet once see my Titus all day long?*

Vers la fin du troisième acte, c'est-à-dire vers la fin de la pièce, car Otway a résumé en trois les cinq actes de Racine, il devient évident que l'auteur anglais s'irrite de ne jamais rencontrer devant lui des faits, mais seulement des nuances de sentiment. Aussi se relâche-t-il de la fidélité, d'ailleurs toute relative, qu'il avait mise à suivre le texte original. Si Titus dit à Bérénice :

*Et je ne réponds pas que ma main à vos yeux,
N'ensanglante à la fin nos funestes adieux,*

cette menace fournit au traducteur l'occasion de préciser et de fixer un geste qui n'avait pas même été ébauché. Otway indique là un jeu de scène : Titus tire son poignard et va se frapper au cœur, « Offers to stab himself », quand Bérénice l'arrête :

*O stay, to wrong me more what way d'you take ?
Would Titus die for Berenice's sake.*

Sur quoi, Titus, laissant tomber son poignard, s'agenouille aux pieds de Bérénice et lui fait un compliment qui n'a rien à envier au mauvais goût des tirades de la plus mauvaise tragédie héroïque :

*Best of thy sex, and dearest, now I see
How poor is Empire compared to thee,
Thus at your feet a happy prostrate laid,
I'm much more blest than if the world I swayed.*

Désormais, Otway va mêler à la traduction les inventions que lui suggère le texte ou celles qu'il juge nécessaires pour hausser le ton des dernières scènes. L'adieu définitif de Bérénice à Titus et le fameux « Hélas ! » sur lequel la pièce se termine lui semblent insuffisants et faibles. Et puisque Titus avait dit :

Non, il n'est rien dont je ne sois capable,

Otway, uniquement préoccupé de l'effet scénique, et dégagé de tout scrupule de vérité historique ou de fidélité à l'œuvre de Racine, place dans la bouche de Titus, lorsque Bérénice s'est éloignée pour jamais, un monologue qui siérait à la fureur démente d'un Caligula :

*Now, friend, let Rome of her great Empire boast,
Since they themselves first taught me cruelty,
I'll try how much a Tyrant I can be,
Henceforth all thoughts of pity I'll disown
And with my arms the Universe o'erturn,
Robbed of my Love, thro' Ruins purchase Fame,
And make the world as wretched as I am.*

Et, craignant que ses trois actes ne remplissent pas suffisamment la soirée, Otway fait représenter, avec *Titus et Bérénice* une autre pièce, également traduite du français, *The Cheats of Scapin*, — *Les Fourberies de Scapin* — Molière non

plus que Racine — bien qu'ils eussent été tous deux accommodés au goût du jour et adaptés aux exigences de l'optique théâtrale d'Outre-Manche —, ne charmèrent pas ce jour-là leurs spectateurs. C'est comme auteur de drames romantiques et non comme traducteur que Thomas Otway appartient à la littérature anglaise. *Titus et Bérénice* n'est plus, et depuis longtemps, qu'une curiosité littéraire, un article dans la liste des pièces françaises qui, au xvii^e siècle, furent apportées sur la scène anglaise. Un coup d'œil jeté sur cette première traduction de *Bérénice* nous livre le secret de son échec. Otway, qui fut cependant le meilleur poète dramatique de sa génération, crut que, pour bien traduire une pièce étrangère et la faire applaudir par des spectateurs anglais, il suffisait d'avoir l'expérience du théâtre et d'être maître en la science des effets scéniques. Son erreur était grande, car la traduction de *Bérénice* était une entreprise à laquelle il fallait, non pas un homme de théâtre, mais, tout simplement, un poète.

c

Dans une seconde et récente traduction, *Bérénice* paraît enfin en Angleterre sous son véritable visage. Alors que la version de 1677 méconnaissait le caractère élégiaque de la pièce et en trahissait le sens, une traduction, parue en 1922, nous restitue une *Bérénice* qui apporte aux lecteurs anglais les subtils et jusqu'ici incommunicables enchantements des vers de Racine.

John Masefield, le grand poète de l'Angleterre géorgienne, à qui la poésie anglaise doit une note nouvelle où le réalisme le plus franc s'unit à un essor lyrique d'une incomparable puissance, fut tenté par une entreprise qui, en toutes autres mains, n'aurait pu aboutir qu'à une réussite partielle.

Le poète de cette *Miséricorde Eternelle* — *The Everlasting Mercy* —, qui marque une date dans la poésie de notre époque, est également auteur dramatique et romancier. Ses poèmes lyriques et descriptifs — *The Widow in the Bye Street*, *Dauber*, *The Daffodil Fields*, *Reynard the Fox*, *King Cole*, *Tristan and Isolt* — forment la partie la plus importante de son œuvre, mais *Pompey the Great*, *La Tragédie de Nan* et cet admirable drame du vieux Japon, *Les Fidèles*, ont établi sa réputation dans le genre dramatique.

Pour les représentations données, une ou deux fois l'an, sur

le théâtre qu'il a organisé dans sa maison de Boar's Hill, près d'Oxford, John Masefield écrivit deux traductions. *Bérénice* fut jouée à Boar's Hill en 1922, et la même année vit aussi sur le même théâtre *Esther*, « traduction partielle et adaptation de la tragédie de Jean Racine ».

Œuvre d'un poète, cette nouvelle *Bérénice* devait être écrite en vers. Mais, on le sait, le vers dramatique par excellence, depuis l'époque élizabéthaine, est en Angleterre le vers non rimé ou blanc. Par la variété infinie de ses cadences, par sa souplesse qui permet d'en tirer toutes les modulations dont la langue est capable, le vers blanc est admirablement adapté aux exigences d'une traduction. Ses dix syllabes peuvent souvent donner un équivalent exact du contenu de notre alexandrin ; il peut se plier à une traduction exacte, puisque les contraintes de la rime ne l'obligent jamais à sacrifier le sens à la mélodie.

Mais l'exactitude, dans un travail de la qualité de celui de M. Masefield, est un mérite qu'il est superflu de signaler. Ce qui caractérise *Bérénice*, dans son incarnation anglaise, c'est d'abord une simplicité, une pureté d'accent et d'expression qui la parent d'une grâce à la fois austère et suave. A tous les ornements de la phrase, à tous les effets de style, le traducteur a préféré une forme dépouillée, des mots transparents, d'un cristal précis sans dureté et d'une simplicité sans faiblesse. Par ce renoncement même, la traduction atteint à une beauté complète. Les inflexions de chaque voix, toutes les nuances psychologiques dont une réplique se colore chez Racine s'y retrouvent sans addition ni déformation. Ainsi, la question qu'adresse Bérénice à sa suivante :

*Parle, peut-on le voir sans penser, comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître
Le monde en le voyant eût reconnu son maître,*

est emplie, dans le texte anglais, du même frémissement et de la même assurance que dans le texte racinien :

*Can one see this not thinking as I think
That even if he had been obscurely born,
The world would still have know him as its king.*

Une des difficultés secondaires, mais non négligeables, que présente l'œuvre de Racine, pour un homme du xx^e siècle,

est celle de la traduction des expressions du style noble et des périphrases de la poésie classique. Ici, le traducteur moderne a dû choisir ; sans hésiter, il laisse tomber la périphrase :

*Laissez-moi relever ces voiles détachés
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés,
Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.*

Les deux premiers vers sont traduits entièrement, pour le troisième, une forme plus brève suffit :

*And let me raise these fallen veils of lawn
And scattered hairs with which your eyes are hidden
And marks of tears.*

Ailleurs, dans les passages où la poésie règne seule, consumant à sa flamme divine toutes les scories de l'expression, John Masefield nous donne dans sa plénitude l'incomparable musique du vers de Racine. On voudrait citer en entier le morceau du quatrième acte :

Hé bien, régnez, cruel..

mais deux vers peuvent suffire pour qu'on en saisisse l'émotion voilée et la valeur mélodique :

*Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous...*

*A month will come, a year will come, and we,
We shall be parted by a world of seas.*

Si, suivant l'opinion d'Edward Fitz Gerald, traducteur du *Rubaiyat* d'Omar Khayyam, tout vrai poète se doit de donner à ses compatriotes, dans une version poétique, au moins un chef-d'œuvre étranger, John Masefield s'est largement acquitté envers son pays. Et sa *Bérénice* est aussi le plus bel hommage que pouvait recevoir Racine en Angleterre, celui d'une traduction écrite, non pas pour le grand public, mais pour une élite, et digne d'être jouée devant un auditoire entièrement composé de « fils de rois ».

Léonie VILLARD.

L'HOMME DEBOUT

RÉGULATION DE LA STATIQUE SES TROUBLES⁽¹⁾

MONSIEUR LE RECTEUR,
MONSIEUR LE DOYEN, MES CHERS COLLÈGUES,
MESDAMES, MESSIEURS,

En pénétrant dans cet amphithéâtre où je retrouvais, Maîtres, Amis, Elèves, tous ceux qui me tiennent au cœur, mon émotion était profonde. Votre accueil en a resserré l'étreinte.

Puis-je me borner, mes chers Collègues, à vous dire combien m'est précieuse la marque d'estime que vous m'avez donnée en m'appelant à cette chaire à l'unanimité ? Puis-je me borner à remercier M. le Ministre de l'Instruction Publique et MM. les membres de la Section permanente, qui ont aussitôt ratifié le vote du Conseil de la Faculté ? Puis-je me borner à dire à M. le Recteur, dont la présence est pour moi d'un très grand prix, à M. le Doyen, si soucieux de donner à la Faculté de Lyon le cadre et les moyens d'action dont elle est digne, à M. le Doyen Hugounenq, que tous nous tenons en si haute estime, à mon très cher Maître, le Docteur J. BABINSKI, venu de loin, combien je suis sensible à l'honneur qu'ils me font en assistant à cette première leçon ? En réponse à tant de marques de confiance, en réponse aussi à la sympathie des jeunes, ne dois-je pas ajouter ces quelques mots ?

Alors que l'on hésite peu à remettre en question toutes les valeurs morales, sans paraître se souvenir qu'étant donné les infinies et inextricables répercussions de nos actes sur l'avenir et sur autrui, la vie nous impose de véritables postulats,

1. Leçon inaugurale du cours de Pathologie Interne de la Faculté de Lyon, faite le 9 janvier 1928.

null, je pense, ne songe à discuter le bien-fondé de la conscience professionnelle, ni de cet autre impératif catégorique qui a nom probité scientifique. Ce sont elles qui, me dictant cet impérieux devoir, m'incitent, en ce jour, à être pour d'autres ce que l'on a été pour moi.

Pour rendre accessibles, si possible attrayantes, les connaissances acquises, puissants moyens d'action, je veux tout mettre en œuvre. Le capital scientifique que l'on m'a transmis, jusqu'au jour où l'outil me tombera des mains, je veux, dans la mesure de mes forces, travailler à l'accroître et inciter à m'y aider l'élite de la jeunesse universitaire. N'est-ce pas là le devoir médical et scientifique, qui est pour nous la forme la plus directe et la plus tangible du devoir social ?

Ne pensez-vous pas que si, quelque jour, la morale devait être exilée du monde, nous nous devrions de lui prêter asile dans nos services hospitaliers et dans nos laboratoires ? Serait-il encore digne du nom de médecin, si savant fut-il, celui qui, sans conscience, sans désintéressement, sans un sentiment de profonde et de vraie solidarité, pourrait se pencher sur la douleur humaine ?

o

A cette heure, devant ma pensée, défilent des images du passé. Elles y ont un tel relief que, rejetant dans l'ombre les images du présent, elles les rendent presque irréelles. Comment résister au désir d'en faire passer quelques-unes devant vos yeux, bien qu'elles ne puissent vous restituer qu'un passé appauvri et déformé ? N'en est-il pas toujours ainsi, quand nous tentons de rappeler à l'existence le temps perdu ? C'est en vain que nous cherchons à lui redonner quelques semblants de vie. Proust l'a bien montré : seul a le pouvoir exclusif de le faire surgir de notre inconscient, de le ressusciter, quelque appel indirect et inopiné à notre mémoire affective.

1902. — Le Professeur Saturnin ARLOING entre au Laboratoire de Médecine Expérimentale. Il cause avec le Professeur Jules COURMONT. La taille haute et bien prise, l'attitude et le geste empreints de distinction, de mesure et de noblesse, il portait, avec simplicité, avec calme, un passé scientifique de grande envergure. Son regard lumineux et doux, reflétait une

pensée profonde, de la bienveillance, une grande sérénité. Comment résister au charme de cette belle tête intelligente, aux traits réguliers et fins. Ne l'eût-on pas cru détachée de quelque portrait de la Renaissance ?

Elèves, anciens élèves, collaborateurs de tous âges avaient pour lui la plus affectueuse des vénération, et il avait pour son vieux maître CHAUVEAU un culte filial. CHAUVEAU n'était-il pas le fondateur de cette école expérimentale lyonnaise qui a vraiment sa place aux côtés de la grande école pastorienne, de cette école expérimentale lyonnaise dont, pour la vie, Saturnin ARLOING avait accepté la sévère et féconde discipline, à l'essor de laquelle il avait lui-même si activement contribué ?

Corps robuste, personnalité solidement construite, tout chez ce jeune professeur qu'était alors Jules COURMONT annonçait un esprit net, conscient de sa force. Il avait la tête haute et la figure pleine. Il avait des yeux noirs et mobiles qui savaient tout voir. En un clin d'œil ces singuliers et puissants aimants avaient extrait de tout le fatras du contingent et de l'inutile, ce qui seul était essentiel. Eût-on jamais plus claire vision des choses ? Il avait une belle exubérance de vie qu'il tenait sans doute de sa souche et de sa sève méridionales. Sur le fond un peu embrumé du caractère lyonnais, fait de demi-teinte et de réserve, sinon quelque peu réticent, se détachaient en plein relief, son profil incisif, ses gestes précis, positifs et décidés.

Il suffisait à Jules COURMONT de traverser un laboratoire, un service hospitalier, un bureau d'administration, pour remettre en un instant tout au point. Par quelques mots, il avait élagué l'accessoire, ranimé la confiance, donné à chacun l'impulsion et l'aiguillage voulus. Ce fut un remarquable animateur, un réalisateur hors de pair. Incité à agrandir sans cesse le cercle de son activité, il s'imposa partout, dans tous les domaines. Il fit pénétrer dans l'hygiène et dans la médecine cette discipline expérimentale qu'il avait apprise à l'École de CHAUVEAU et d'ARLOING. Il ne voulut jamais admettre que des données scientifiques bien établies, fussent-elles récemment acquises, n'eussent pas aussitôt sanction pratique.

C'est au plus fort de l'activité, en pleine maturité, en pleine vigueur, qu'au cours de la guerre la mort vint le terrasser à

l'Hôtel-Dieu, dans son service, salle Hermann-Sabran. Il avait été si peu ménager de ses forces ! Mais l'œuvre sociale à laquelle il avait voué son activité n'est pas demeurée inachevée. Le Professeur Paul COURMONT l'a reprise et la mène à son épanouissement. Était-il possible de ne pas subir l'action de présence de tels Maîtres, doués d'une si puissante valeur irradiante ?

C'est dans le laboratoire de Médecine Expérimentale du Professeur Saturnin ARLOING, qu'entré peu après ma nomination à l'Internat, je fis, si je puis dire, mes premières armes expérimentales, sous la direction du Professeur Paul COURMONT et du Professeur NICOLAS. Qu'ils veuillent bien me permettre de les unir dans un même sentiment de reconnaissance, de profonde, d'affectueuse gratitude. Ce sont ces deux excellents Maîtres qui, après m'avoir accueilli à la Faculté, m'initièrent à la préparation des grands concours. Ce fut enfin le Professeur Paul COURMONT qui prit le soin de me présenter lui-même au Conseil de la Faculté, me donnant une marque d'estime qui, venant de lui, m'a été doublement à cœur.

1905-1910. — A l'Hôtel-Dieu, salle Sainte-Elisabeth, depuis dénommée salle *Raphaël-Lépine*, l'interne présente un malade au Professeur de Clinique. Petit, mince, les lèvres serrées, un fin sourire aux coins des yeux, il écoute, sans se départir d'un silence courtois, voire discrètement cérémonieux.

La lecture de l'observation est terminée. Non sans une légère inquiétude, l'élève se demande quelle part d'ironie, quelles légitimes critiques dissimulent les éloges un peu trop sans réserves du Maître énigmatique à profil d'ascète.

Le voici qui prend, si l'on peut dire, contact avec le malade. A distance du patient, la tête redressée et un peu inclinée de côté, le corps bien droit et comme drapé dans le sarreau d'hôpital, les bras croisés, il interroge longuement. A quelles fins tend cette enquête, on se le demande, tant les questions sont imprévues, quand soudain, l'interrogatoire révèle un petit fait qui éclaire le problème d'un seul coup. En deux mots, sans élever la voix, le professeur redresse le diagnostic. Puis, toujours dans la même attitude, il s'éloigne du malade qu'il semble n'avoir touché qu'à peine et comme avec précaution. Bien mieux que ceux qui l'avaient appréhendé dans un long corps à corps, il a su lui arracher son secret. MONTAIGNE n'avait pas tort, « c'est l'entendement qui voit et qui oit ».

A pas menus, sans changer d'attitude, le Professeur Raphaël LÉPINE poursuit sa visite, puis, à heure fixe, regagne son laboratoire. Dédaigneux des succès de clientèle, avec un très rare désintéressement, il en avait fait l'axe de sa vie. Sans relâche, avec une inlassable et une incroyable ténacité, il y attaquait les uns après les autres tous les problèmes physiologiques que posait le diabète. Il ne se lassait pas de vérifier encore, de vérifier toujours les résultats obtenus et les solutions adoptées. A quoi bon, disait-on, dépenser tant d'activité pour une question insoluble ? Et cependant mille petits faits s'accumulaient qui ne devaient conduire à rien moins que la découverte de l'insuline. Ses patientes recherches ne l'ont-elles pas préparée et rendue possible ?

Ironie et froideur apparente masquant une sensibilité pleine de délicatesse dont il semblait avoir la pudeur ; ténacité singulière au service d'une curiosité scientifique universelle et inextinguible ; étrange amalgame d'enthousiasme et de scepticisme ; probité scientifique qui jamais ne reculait devant la contradiction, qui n'hésitait pas à rejeter aujourd'hui comme erreur ce qui avait été admis hier comme réalité ; exquise politesse lui donnant au suprême degré l'art de la conversation et celui de la réception : tels étaient, me semble-t-il, les traits les plus personnels de ce philosophe attardé du XVIII^e siècle, de cet encyclopédiste.

Sa physionomie originale et complexe si pleine de saveur, sa méthode d'interrogation quelque peu socratique, séduisaient, surprenaient et, en même temps, ce qui ne lui déplaisait pas, parfois irritaient un peu. Il était sur un autre plan que vous. Vous le surpreniez toujours sortant de son laboratoire, alors même qu'il n'en sortait pas. Le quittait-il jamais en pensée ? Et c'est pourquoi il jetait sur la vie et sur vous ce regard étonné et curieux où vous discerniez un véritable parti-pris d'ingénuité, de la naïveté vraie et une naïveté voulue quelque peu malicieuse.

A qui s'applique-t-elle mieux qu'à Raphaël LÉPINE, cette remarque de CURIE : « Il faut que pour le savant la vie soit un rêve et le rêve une réalité ».

Difficile à bien définir, l'influence que ce grand savant a exercée sur nombre de ses élèves a été profonde.

D'autres souvenirs assaillent ma pensée. Ils ont trait aux matinées d'hôpital où lentement se constitue et s'affirme la

personnalité médicale — au Professeur E. WEILL, cette intelligence si originale et si lucide, ce remarquable chef d'École dont nous avons été trop tôt privé —, aux Professeurs J. PAVIOT, E. VILLARD, G. NOVÉ-JOSSERAND, que je suis heureux de retrouver à mes côtés —, aux remarquables éducateurs hospitaliers qu'ont été pour moi E. DEVIC, J. MOLLARD et, tout particulièrement, il me permettra bien pour la première fois de le lui dire, Et. JOSSERAND. Ces Maîtres m'ont appris à ne considérer comme travail lyonnais que l'observation la plus probe, la plus complète, la plus stricte, avec — sanction nécessaire — un contrôle anatomo-pathologique rigoureux et sans complaisance.

Et puis ce sont les années de guerre, années d'élan, d'angoisse et d'espoir, années de total sacrifice pour les uns, années de labeur simple mais acharné pour d'autres, que les nécessités variables de l'heure ont surtout retenus à l'abri du danger.

1915-1918. — Surplombant le bois de la Salpêtrière au travers duquel, sur le ciel argenté de Paris, se profilent les dômes massifs à larges compartiments et à lanternon, qui évoquent le grand nom de CHARCOT — voici les pavillons clairs, en briques, de la Nouvelle Pitié.

Au rez-de-chaussée, service n° 1, pittoresquement entassés dans les couloirs, consultants militaires et civils, blancs et de couleur, chaque matin patiemment attendent, toujours en foule, que vienne leur tour d'être présentés au Docteur BABINSKI. La porte s'ouvre. Elle donne accès à une longue salle d'examen, vitrée sur deux côtés, toute claire, qui tantôt fait office de piste, tantôt cloisonnée par des rideaux, se transforme en autant de cabinets d'examen et de rééducation. C'est là que j'ai vu défiler, devant vous, mon cher Maître, des milliers de consultants. Au milieu de l'agitation du service, toujours vous les examiniez lentement, méthodiquement, minutieusement. C'est là que j'ai complété mon éducation neurologique. Que l'on m'en excuse, Médecin des Hôpitaux et Agrégé, j'avais encore beaucoup à apprendre.

De suite, j'ai été frappé et séduit par votre inimitable méthode. Tout en poursuivant avec une technique d'examen impeccable le diagnostic posé, vous n'aviez garde de faire taire en vous les curiosités et les questions inopinées du

chercheur. Vous étiez toujours aux aguets, toujours en route sur quelque lointaine piste de recherche que, silencieux, sans mot dire, vous poursuiviez sans hâte. Mais, bien loin d'enchaîner et d'aveugler le grand clinicien que vous êtes, le chercheur, chez vous, en a toujours décuplé la puissance.

Dans une longue et étroite collaboration, j'ai appris par quelles méditations sans fin, par quelle scrupuleuse probité, par quelle auto-critique toujours en éveil, on rendait définitive et inébranlable une œuvre scientifique. La vôtre, mon cher Maître, est, sans discussion, considérée partout comme l'une des plus solides assises de la neurologie moderne.

C'est vous qui, n'acceptant qu'une seule base, le signe objectif — celui que la volonté ne peut pas reproduire exactement —, avez posé la pierre angulaire de l'édifice. Mais vous avez fait mieux. Vous nous avez fait connaître toute une série de caractères objectifs dont ce signe de Babinski qui, avec un recul de plus de trente ans, s'avère une des meilleures acquisitions neurologiques. C'est à vous que nous devons, en grande partie, cette sémiologie si précise des lésions de la voie pyramidale et des lésions des voies cérébelleuses, pour ne pas en mentionner d'autres. Ce sont de telles fondations qui ont permis de donner à l'édifice neurologique la hauteur de portée que l'on sait. Ces fondations, vous les avez construites vous-même, si je puis dire, en ciment fortement armé.

C'est à DUCHENNE, de Boulogne, un autre Maître, que je me suis aussi tardivement et définitivement donné, et à vous, que je dois — qui ne le sait? — l'achèvement de ma personnalité médicale. L'un comme l'autre vous y avez imprimé votre sceau et de manière indélébile.

Encore un souvenir que je ne puis taire ! Dans un lit d'hôpital, à la Clinique du Professeur TIXIER, la nuit qu'allégera la présence de meilleurs amis, la longue nuit touche à sa fin. Bientôt, j'entendrai résonner le pas net et précis de L. GALLAVARDIN, qui va venir m'examiner avec le Professeur TIXIER. Qu'il est aisé de s'en remettre en confiance entre leurs mains ! N'ont-ils pas, ces deux grands Maîtres, qui ont porté au loin le renom de l'École lyonnaise, tout ce qui fait le vrai médecin : un excellent cœur que maîtrise une intelligence lucide ? Ne savent-ils pas tout et bien voir et prendre toujours,

en temps utile, la décision voulue ? Mais la gratitude que je leur dois n'est pas de celles que l'on puisse exprimer. J'en dois beaucoup encore à tous ceux, collègues, amis, élèves qui au cours de ces mauvais jours m'ont apporté le réconfort de leur sympathie — ce puissant, ce merveilleux agent thérapeutique qui devrait bien figurer au Codex.

Je ne prétends pas m'être libéré de mes dettes. Le capital emprunté à nos aînés et à nos Maîtres, c'est d'ailleurs à ceux qui nous suivent dans la vie que nous en sommes redevables. C'est donc vers vous que je me retourne, mes chers élèves, pour vous dire que, toutes ces dettes, je les reconnais et que je vous en crédite.

Mais ne vous suis-je pas de plus encore redevable ? PROUST nous dit « qu'une idée forte communique un peu de sa force au contradicteur ».

Plus certainement encore et moins paradoxalement on pourrait dire que l'intérêt et la sympathie des auditeurs communiquent à qui leur parle une chaleur et un élan inaccoutumés. Bien souvent vous m'avez ainsi aidé, mes chers auditeurs, vous m'avez tacitement, c'est-à-dire puissamment encouragé, vous avez apporté à ma maturité le dopping de votre jeunesse. Il eût été ingrat de ne pas vous en remercier. Pourquoi ne pas l'avouer ? J'aime ce juge implacable et généreux, ce sceptique enthousiaste, ce désabusé idéaliste que vous êtes. J'aime la jeunesse plus encore pour ce qu'elle est au fond, que pour ce qu'elle affiche et prétend être. Il me plairait d'aider à s'affirmer et à se dégager de ses contradictoires, tout ce futur qu'elle représente.

Je ne demande nullement aux jeunes de nous imiter, ni de nous encenser. Paul MORAND, dans *le Bouddha vivant*, nous en a d'ailleurs averti, et je serai le dernier à m'en plaindre, « cette génération n'a plus de bâtonnets d'encens pour les ancêtres ».

Je ne lui demande qu'une chose, c'est d'aimer la vie, de la servir à sa manière, en ne grevant pas de trop lourdes hypothèques la demeure de ses héritiers futurs. Ne pas tendre à ceux qui suivent des flambeaux charbonneux et fumeux, qu'il faudrait s'épuiser à ranimer, n'est-ce pas la principale, sinon l'unique règle de ce jeu de course au flambeau qu'est la vie ?

Sans plus de retard, je veux m'engager dans la voie suivie

par ceux qui m'ont précédé dans cette chaire : le Professeur BONDET, le Professeur J. TEISSIER et mon premier Maître le Professeur Germain ROQUE, qui tous trois, avant de quitter cet enseignement pour la Clinique Médicale, s'y sont adonnés sans partage; le Professeur COLLET — auteur du *Précis* qui initia tant d'étudiants à la Pathologie interne —, appelé lui aussi par la confiance de ses collègues à la Clinique d'oto-rhino-laryngologie.



Comment peut-on se représenter la régulation et le dérèglement du mécanisme nerveux qui régit la station debout? Tel est le chapitre de la Pathologie interne, chapitre nouveau, en voie de rédaction, dont il sera question aujourd'hui.

Cette leçon, où l'homme normal sera plus étudié que le malade, n'en est pas moins l'aboutissant de recherches que, depuis plus de trois ans, je poursuis dans mon service de l'Hôtel-Dieu. Pour ne rien négliger, j'ai fait appel aux disciplines, tant chimique que physiologique. Les Professeurs HUGOUNENQ, DOYON et MOREL m'ont apporté le secours de leur compétence indiscutée, ainsi que leurs collaborateurs avertis L. VELLUZ et Mme VINCENT-LOYSON. Je n'ai garde d'oublier mes internes, P. DELORE, H. GARDÈRE, A. CHAIX, PAUFIQUE, Mme JOUVE, qui très activement, j'ai plaisir à le dire, ont pris part à ces recherches.

Prenez donc en considération ce phénomène tellement connu et si peu connu : un homme qui se tient debout. « Quelqu'intérêt que nous ayions à nous connaître nous-même, écrivait BUFFON, au début du livre de l'Homme, je ne sais si nous ne connaissons pas mieux tout ce qui n'est pas nous ».

De la station debout chez les animaux, je ne vous dirai qu'un mot, car, pour la plupart, ce n'est qu'une acrobatie. Elle n'appartient pas, toutefois, à l'homme en propre.

« Dans les montagnes indiennes, situées au levant équinoxial — le pays est dit des Catharcludes — il existe, écrit PLINE le jeune, des satyres. Ces créatures sont très agiles, elles marchent tantôt à quatre pattes, tantôt debout comme l'homme et leur agilité fait qu'on ne peut les prendre que vieilles ou malades ».

Ces satyres, c'étaient des *singes anthropomorphes*, ces singes qui, nous dit BUFFON, « ressemblent plus à l'homme par le corps et les membres que par l'usage qu'ils en font ».

Comment ceux-ci se tiennent-ils debout ? (1).

La démarche de l'Orang-Outan est pénible et mal assurée. Il pose sur le sol le bord externe du pied, orteils repliés, rarement la plante. Doté de bras extrêmement longs, il prend appui sur le sol avec le dos de la main, doigts ployés. Il a presque l'attitude d'un vieillard courbé par l'âge qui s'avance appuyé sur un bâton.

Le Chimpanzé n'est pas capable de se tenir longtemps debout : il cherche aussitôt un appui pour ses mains ou encore pour mieux se tenir en équilibre, il les croise derrière la tête qu'il rejette en arrière. Sa démarche est vacillante.

Le Gorille, puissant et massif, mais chancelant, a le corps très incliné en avant et animé pendant la marche d'une sorte de roulis; il tient lui aussi sa grande masse en équilibre en fléchissant les bras au-dessus de la tête.

Les plus experts dans l'art de se tenir debout — attitude pourtant inhabituelle — sont le Gibbon à main blanche et le Gibbon svelte. Ils posent les pieds à plat sur le sol, tournent les genoux en dehors et tiennent le corps assez droit. Ils ont d'ailleurs les bras si longs que, nous dit BUFFON, ils sont encore presque droits lorsqu'ils marchent à quatre pattes. Souvent, eux encore, tiennent les bras croisés au-dessus de la tête ou étendus en balancier d'acrobate.

Tous ces singes anthropomorphes, quand ils sont debout, ont le tronc incliné en avant, les genoux fléchis, la tête un peu dans les épaules. Leur colonne vertébrale, sans sinuosité, décrit une courbe régulièrement concave en avant. La station debout demeure pour tous, semble-t-il, acte épisodique et acte volontaire, les membres thoraciques étant souvent appelés au secours des membres pelviens.

Mais il nous faut, comme le *Mowgli* de Kipling, quitter la jungle en route vers ces êtres mystérieux qu'on appelle les Hommes, ces êtres qui se tiennent constamment et parfaitement droit sans y prêter attention, ces êtres qui, pour se

1. Les renseignements sus-mentionnés, concernant la statique et la marche du singe, empruntés au livre de R. HARTMANN, *les Singes anthropoïdes et l'Homme* (Bibl. Scient. Internat., Paris, Alcan, 1886), ont été confirmés et complétés au Laboratoire de Mammalogie du Muséum, par le Professeur BOURDELLE et par M. BERLIOZ, auxquels nous adressons tous nos remerciements.

Ajoutons, à ce propos, que le Professeur RABAUD, qui a entrepris l'étude de la station verticale dans la série animale, s'est convaincu, nous a-t-il dit, qu'elle dépend bien plus du système neuro-musculaire que de la constitution du squelette.

reposer, n'hésitent pas à demeurer sur le dos, comme des animaux morts.

Arrêtons-nous en passant là où gît l'*homme fossile*. J'aurais hésité à vous y conduire si je n'avais trouvé des guides avertis en la personne du Professeur Marcellin BOULE et de mon ami Lucien MAYET.

Aux quatre pauvres débris qu'en 1891 DUBOIS trouva dans l'île de Java : deux dents, une calotte crânienne, un fémur, je me refuse à demander comment se tenait debout leur propriétaire putatif. Ce prétendu *Pithecanthropus erectus* que l'on avait considéré comme le chaînon manquant entre Singe et Homme, le *missing-link* de Darwin, n'est sans doute qu'un vulgaire singe fossile. On l'avait dit aussi droit que l'homme. On le dit maintenant plus grimpeur que marcheur, et DUBOIS se demande s'il n'avait pas le pied prenant. Mais toutes ces suppositions, ne l'oublions pas, n'ont pour étai que la rectitude d'un fémur. N'est-ce pas beaucoup prêter à la forme d'un os de cuisse? Mlle LECLERQ, étudiant la courbure fémorale dans la série animale, ne vient-elle pas de montrer que l'indice de courbure de cet os — indice faible chez l'homme — est bien plus faible encore chez certains quadrupèdes incapables de toute station debout.

Non sans raison, CHESTERTON raille en ces termes le Pithécantrophe : « Nous avons de lui, dit-il, un excellent crayon d'un réalisme minutieux ». Nous avons contemplé, eût-il pu ajouter, à l'Exposition Universelle de 1900, le Précurseur peint à fresque : « Qui donc croirait à voir ses traits puissamment accentués et ce regard méditatif, que c'est là le portrait d'un fémur, ou d'un morceau de voûte crânienne et d'une poignée de dents ? ».

Par contre, le squelette qui gisait dans une fosse rectangulaire au fond d'une grotte de la Corrèze, à la Chapelle aux Saints, squelette assez complet pour avoir pu être minutieusement étudié et reconstitué par Marcellin BOULE, doit retenir notre attention. Il se rattache à un rameau humain éteint, de type bestialisé, l'*Homo Neanderthalensis* qui, on le suppose, vivait au cours du monastirien, dernière division des temps quaternaires. Quelle fut son attitude probable ?

« Si, écrit à ce propos Marcellin BOULE, la morphologie reflète les conditions physiologiques, s'il est bien vrai que la fonction fait

l'organe, il est impossible que nos hommes fossiles aient eu exactement la même allure générale et la même attitude que les hommes actuels, parce que la morphologie du squelette du tronc et des membres n'est pas exactement la même ».

L'*Homo Neanderthalensis* devait être moins redressé que nous. Il avait sans doute les genoux fléchis. Ses pieds peu voûtés, en varus, devaient prendre contact avec le sol par le bord externe.

Le squelette inhumé en position accroupie et saupoudré de fer oligiste, squelette découvert en Dordogne, près de la Chancelade, appartient bien, lui, au rameau humain qui est le nôtre, l'*Homo sapiens*. La saillie des genoux devait, nous dit TESTUT, y être plus proéminente que dans nos races modernes.

Toutefois, le peu que nous savons de nos vrais ancêtres, induit à penser qu'ils ne devaient guère différer de nous, quant à l'attitude. Mais, il faut bien le dire, les produits de l'activité industrielle du « créateur aux doigts enchantés », que, nous dit BERGSON, on devrait dénommer *Homo faber* et non *Homo sapiens*, ont beaucoup mieux survécu que son squelette.

Et maintenant, retournons-nous vers l'Homme que nous sommes. Comment se fait-il que nous tenions debout ?

Ch. BELL en donne une explication toute physique, bien métaphysique :

« Comment nous tenons-nous debout, écrit-il, dans le *Traité d'Anatomie comparée* intitulé *The Hand* ? N'est-ce pas en raison du poids de notre corps ou, en d'autres termes, par l'attraction que la terre exerce sur lui ? Les termes attraction et gravitation contiennent toute la philosophie de la question. Nous nous tenons debout parce que le corps a une puissance et une résistance proportionnées à la charpente animale et à l'étendue du globe lui-même ».

Cette explication ne peut satisfaire. Le sommeil — à son défaut l'ivresse — sans rien changer à notre squelette, ni à l'ordre du monde, ni au rapport sus-mentionné, sans modifier les lois de la pesanteur, ne suffisent-ils pas à rendre la station debout impossible ?

Qu'est-ce en somme que le squelette humain vu sur pied et en action ? De puissants leviers, les bras, qui prennent appui non sur une solide colonne mais sur une simple chaîne ver-

ticalement dressée et dont les gros chaînons sont plus ou moins repliés. A l'extrémité supérieure de cette chaîne repose en équilibre un corps lourd, la tête, tandis qu'en son milieu est appendue la pesante besace des viscères. Et cet échaffaudage d'équilibriste résiste victorieusement à la poussée de la pesanteur, quel que soit le poids que soulèvent les leviers prenant appui sur la chaîne. Par quel expédient la nature a-t-elle pu rendre stable cet instable et mobile échaffaudage ?

Le jeu de quelques chaînons est-il arrêté bloqué par la tension des ligaments dits articulaires, ainsi que le pensaient les frères WEBER ? Mais, encore une fois, pourquoi l'homme ne peut-il tenir debout quand il dort, ainsi que le font nombre de quadrupèdes, ainsi que le fait, perché sur une patte, l'oiseau sur la branche ? Les ligaments ne sont pas atteints par cette vague d'inhibition que constitue le sommeil.

Voyez cet homme atteint d'encéphalite léthargique qui soudain, debout, profondément s'endort. Le voici qui verse et s'affale comme un sac de son. N'êtes-vous pas tenté de vous écrier avec Paul VALÉRY :

« Hélas ! comme tu cèdes à ta substance et te conformes, chère chose vivante, à la pesanteur de ce que tu es ! Quelle faiblesse t'a disposé, combien naïvement tu me présentes ma figure de moindre résistance ».

La station debout est indiscutablement dans tous ses éléments — que l'on considère membre inférieur, tronc ou tête — un *phénomène actif*, puisqu'elle implique l'état de veille.

Pour qui veut bien tenir compte des états pathologiques, le fait s'avère certain. Vainement DUCHENNE de Boulogne, essaya, avec plusieurs aides, de faire tenir quelques secondes en équilibre un malade frappé de paralysie des fléchisseurs et extenseurs de la colonne lombaire. Dès qu'on l'abandonnait à lui-même, il s'affaissait en avant, en arrière ou latéralement.

Il y a peu de temps, j'avais dans mon service de l'Hôtel-Dieu une jeune fille qui, depuis qu'elle avait été frappée d'encéphalite, ne pouvait plus rester assise, ni debout, bien que sa musculature ne fut nullement atrophiée. Une seconde elle tenait sur le bord du lit, mais aussitôt, entraînée par le poids de la tête, elle s'effondrait en avant ou de côté.

Un autre de mes malades, parkinsonien post-encéphalitique, pouvait encore se redresser, mais ne pouvait plus se tenir droit, s'il n'était sous l'action de l'hyoscine. A peine

avait-il redressé le tronc, que lentement celui-ci s'inclinait, comme s'il exécutait de grands salamalèques. Debout, il l'était comme le jeune chien qui fait le beau, mais ne sait pas se maintenir en position verticale.

Ainsi, *l'homme ne tient pas debout, il s'y maintient de par sa musculature*. Fabrice d'AQUAPENDENTE attribuait déjà la station debout à la contraction musculaire. DUCHENNE de Boulogne le proclamait sans ambiguïté, tandis que Paul RICHER ne l'admettait que pour certains segments. Quant à GIRAUD-TEULON, qui mettait encore les muscles en cause, il parlait de tonus et non de contraction musculaire.

Ainsi qu'une malle juchée sur un char qui roule sur un sol inégal et rocailleux, le tronc, cahoté par *la marche*, ne cesse d'osciller d'avant en arrière et d'un côté à l'autre. Pour l'amarrer solidement sans le ligoter, la nature doit alors faire appel à la vigilance musculaire qui, limitant certains mouvements, en compensant d'autres, incessamment pare aux risques de rupture d'équilibre. Il suffit de prendre en considération l'analyse cinématique de la marche que fit MAREY, ainsi que l'inscription graphique des oscillations du tronc que, dans son laboratoire, enregistra CARLET, pour ne plus pouvoir mettre en doute la constante intervention de contractions musculaires destinées au seul maintien de l'attitude debout dans la marche ; elles sont aussi incessantes qu'incessamment variables.

Regardez Athikté exécutant une simple marche et écoutez Eryximarque ou, si vous voulez, Paul VALÉRY :

« Considère cette parfaite progression d'Athikté sur le sol sans défaut, libre, net et à peine élastique. Elle place avec symétrie sur ce miroir de ses forces ses appuis alternés ; le talon versant le corps vers la pointe, l'autre pied passant et recevant ce corps et le reversant à l'avance, et ainsi cependant que la cime adorable de sa tête trace dans l'éternel présent le front d'une vague ondulée ».

Comment pourrait-on, avec A. THEVENARD, opposer ces actions cinétiques qui sans cesse corrigent l'attitude aux actions musculaires assurant un équilibre de repos fixe et invariable, que seules il conviendrait, dit-il, de dénommer statiques? Pour l'homme debout, un tel équilibre n'est jamais réalisé : ce n'est qu'une vue de l'esprit. Statique et cinétique, que souvent l'on oppose, pour celui-ci ne font qu'un. La station debout apparemment immobile n'est qu'une micro-

cinétique, avec mouvements constants mais de faible amplitude parce que contenus, avec discrètes et incessantes corrections d'attitude.

L'homme n'est-il pas d'ailleurs plus fait pour le mouvement que pour la station? Les pièces qui constituent son squelette, élastiquement liées, ne forment-elles pas entre elles des angles obtus?

« S'il est vrai, écrit L. BULL, dans le *Dictionnaire de Physiologie* (article Locomotion) que cette disposition peut être une somme de dépense d'énergie dans la station droite, dépense qui n'existerait pas si les divers segments étaient à l'équilibre statique les uns sur les autres, il n'en est pas moins vrai que la station droite n'est que l'exception et que le squelette est adapté aux conditions mécaniques dans lesquelles il travaille généralement, c'est-à-dire à la marche, à la course, au saut, mouvements qui ne se font pas sans choc ».

Quoi qu'il en soit, l'équilibre debout en station comme en marche dépend de synergies musculaires multiples et variables dont seules les prédominantes ont une relative constance.

Cette charge incombe surtout aux muscles du plan postérieur, mais il ne faut pas leur en attribuer l'exclusive. A la question posée par A. THEVENARD : « La station verticale, avec appui bilatéral..., n'est-elle pas autre chose qu'un équilibre de suspension réalisé aux dépens des muscles du plan postérieur? », nous ne saurions, avec lui, répondre par l'affirmative. S'il en était ainsi, comment expliquerait-on la répercussion qu'a sur la statique humaine — DUCHENNE de Boulogne, l'a bien montré — la paralysie des muscles abdominaux? Par contre, nous ne discuterons pas le bien-fondé de la conception de l'équilibre de suspension, si l'on nous accorde la complexité du dit mode de suspension, ainsi que la variabilité extrême des moyens mis en œuvre suivant l'attitude considérée. Un peu plus ou un peu moins de cambrure de la taille, et voici que le mode de suspension s'inverse.

Mais laissons prendre à cet homme l'attitude la plus naturelle, la mieux équilibrée, et demandons-lui simplement de s'y maintenir sans bouger. Il ne sera pas long à nous prier de mettre fin à ce supplice. Ne savez-vous pas que la *station debout immobile*, même dans l'attitude habituelle, représente pour l'homme le summum de la fatigue? Elle l'estropie, nous dit Ch. BELL, qui, d'ailleurs, en discerne mal la cause. Cette fatigue est le clair aveu d'un effort latent. C'est pour l'alléger que nous adoptons — dès qu'il nous faut stagner —

la station hanchée. Par un véritable tour de garde nous mettons ainsi alternativement de l'un puis de l'autre côté, au repos relatif et au travail, toute la musculature que requiert la statique. Ainsi, *pour maintenir à moins de frais notre équilibre, nous ne cessons de nous déséquilibrer.*

L'homme, qui debout croit rester immobile, présente d'ailleurs *d'incessantes oscillations*, elles sont même d'assez grande amplitude quand les pieds sont accolés et les yeux fermés. C'est pour cette raison que le photographe met un tuteur derrière la tête de celui que, même assis, il fait longuement poser. Pour ce juge sévère et impartial qu'est la plaque photographique, il n'est pas d'homme bien équilibré, s'il n'est convenablement étayé. Ces oscillations sont les péripéties de cette lutte contre la pesanteur qui ne laisse aucun répit à l'homme debout, fut-il en position dite normale et bien équilibrée. Ce prétendu équilibre n'est que la somme algébrique d'un nombre infini de déséquilibres aussitôt corrigés par l'intervention des systèmes musculaires requis.

« L'invariable, dit l'Étranger, sous le rempart d'Athènes ou, si vous préférez, Paul CLAUDEL, n'est que le produit toujours nouveau d'éternelles variations ». Ainsi en est-il de l'équilibre humain.

Mais il n'y a pas de travail musculaire sans production de déchets acides. Compensée par l'organisme, l'acidose qui en résulte aboutit à une augmentation du taux de l'élimination ammoniacale urinaire, à l'élévation du coefficient de MAILLARD-LANZENBERG.

Détermine-t-on ce coefficient, d'heure en heure le matin à jeun, chez un sujet normal et jeune, on peut le voir rester au-dessous de 5 quand la matinée se passe dans le fauteuil colonial. Intercalle-t-on dans ces heures de repos trois quarts d'heure de station debout, immobile, dans une des attitudes les plus habituelles, aussitôt, chez ce même sujet, le coefficient passe par exemple de 5 à 7,28, taux de l'activité normale avec marche. Tels sont les premiers résultats d'expériences en cours que je poursuis dans mon service avec la collaboration de Mlle ROUCHÉ et de M. HENRIET.

On est donc bien conduit à admettre que la station debout, fut-ce en position dite normale et bien équilibrée, implique de constantes contractions musculaires.

Les attitudes statiques habituelles sont celles qui entraînent

le moins de fatigue. S'il en est ainsi, ce n'est pas tant qu'à priori elles soient moins mal équilibrées que les autres, c'est surtout qu'au cours d'un long usage nous avons appris à les tenir avec un minimum d'effort. Elles varient d'ailleurs du paysan et du montagnard au citadin. N'y a-t-il pas chez l'homme des attitudes et des déformations statiques professionnelles? N'y a-t-il pas chez la femme des modifications d'attitude que régit la mode? La manière de s'asseoir et, étant assis, de prendre du repos, ne varie-t-elle pas avec les latitudes et avec les civilisations?

Ce sont tous ces efforts statiques *a minima* devenus involontaires et inconscients, que l'on dénomme *tonus de posture*. Pour SHERRINGTON, pour ses élèves, en particulier pour COBB, il ne saurait, en effet, être question d'opposer contractions musculaires et tonus de posture. Que l'on considère métabolisme musculaire, échanges respiratoires, phénomènes d'auscultation ou phénomènes électriques, il n'y a de l'un à l'autre qu'une différence de degré et non de nature. Le tonus est, pour l'école de SHERRINGTON, l'état musculaire qui est lié à la posture, c'est-à-dire au maintien de la statique; il varie avec chaque attitude, comme s'il se réglait sur l'effort à fournir. C'était donner au terme de tonus un sens nouveau différent de celui qui, depuis VULPIAN, demeurerait classique. On ne l'a pas toujours bien compris. C'est que, nous dit BRÉAL, on ne parvient jamais vraiment à changer le sens d'un mot. « Le sens nouveau quel qu'il soit ne met pas fin à l'ancien. Ils existent tous les deux l'un à côté de l'autre ».

Ne cherchez pas ailleurs la raison de discussions scientifiques interminables ni celle de la confusion qui obscurcit et obscurcira longtemps, il faut le craindre, la question du tonus de posture.

Ainsi l'effort statique *a minima* comporte lui-même des contractions musculaires. *Du minimum au maximum d'effort de stabilisation* il y a des *gradations insensibles*. Pour passer de l'un à l'autre sans changer d'attitude, il suffit que le sol devienne glissant, que le plancher (tel celui d'un rapide ou d'un vulgaire tramway) soit animé de brusques secousses. Il suffit encore que le sujet observé ait une charge à porter.

Dans tous ces cas, les bras se figent, tandis que pour prendre plus solide assiette, pour élargir le polygone de sustentation, les pieds s'écartent. Ce sont là des indices de cette *statique*

renforcée, que décèle, dans la marche, la perte du balancement automatique des bras. L'alpiniste qui franchit une corniche étroite et aérienne inhibe ces mouvements qu'il retrouvera en cheminant sur la grand'route.

La station debout, qu'il s'agisse de statique a minima ou de statique renforcée avec rigidité de déséquilibre, est assurée par un jeu de réflexes des plus complexes. Ainsi s'explique la fixité, la constance de ces réactions que l'on retrouve, toutes choses égales d'ailleurs, chez le normal comme chez le malade. Il y a là action mécanique fatale. N'est-ce pas la définition même de l'acte réflexe que le premier conçut DESCARTES ?

Ici, comme toujours, la nature ayant des intérêts essentiels à garer n'a pas eu la souveraine imprudence de les confier à la volonté, fille de l'intelligence, qui lui doit ses remarquables dons, mais aussi son inconstance, son incorrigible distraction. La nature s'est cru tenue de river elle-même dans l'inconscient tous ces mécanismes essentiels.

L'équilibre risque-t-il d'être rompu, elle commence par mettre les scellés, puis, sous certaines conditions, en autorise la levée. — « D'où — constate ALAIN, dans *les Idées et les Ages* — l'on peut tirer cette maxime qui va fort loin qu'on ne dirige que ce qui est commencé » .

Tout se passe enfin comme s'il y avait non pas un seul, mais deux groupes de mécanismes statiques indépendants et jumelés, un pour chaque côté. La statique peut ainsi prendre pour base l'un ou l'autre membre inférieur, ou encore tous les deux ensemble, suivant que les deux mécanismes régulateurs disjointent ou combinent leur action. Sans ce dispositif, la marche, qui est une manière de station à cloche-pied alternés, eût été irréalisable. La station debout immobile elle-même y eut beaucoup perdu de son fini. En reportant tout le poids du corps sur un seul côté, nous pouvons à volonté soulager la musculature du côté opposé ou la rendre entièrement disponible à d'autres fins.

Comment l'enfant s'y est-il pris pour faire la conquête de la marche et de la station debout ?

« Un enfant naît un soir, rouge et bouffi, désordonné comme un morceau de chaos, écrit Ch. L. PHILIPPE ». Chaos certes, mais chaos en voie de merveilleuse organisation.

Cette chère petite masse, qui cède à toutes les sollicitations, va apprendre à s'affirmer à l'encontre de la pesanteur, à se dresser verticalement. Elle va monter pièce par pièce son stabilisateur automatique.

Divers rouages élémentaires ont déjà été agencés pendant la vie fœtale. En imprimant des mouvements de torsion à la tête du fœtus humain de 2 à 4 mois, en asseyant le fœtus couché, en couchant le fœtus assis, MINKOWSKI a déterminé chez celui-ci des réflexes analogues à ceux que MAGNUS et DE KLEJN ont mis en évidence sur l'animal: réflexes cervicaux profonds d'origine otolithique modifiant le tonus des membres et réflexes labyrinthiques y provoquant des mouvements. C'est sur ces bases que vont lentement s'édifier les réflexes statiques les plus complexes.

Le nourrisson se rend d'abord maître de sa tête qu'il apprend à diriger sans à-coup, puis à tenir droite sans soutien. C'est l'œuvre des tous premiers mois, la première étape de l'organisation statique. Puis ce sont les muscles du tronc dont le réglage s'opère. Ce petit paquet de chair molle qu'il a fallu les premières semaines emmailloter pour lui donner un peu de consistance apprend peu à peu à se tenir assis. Il s'y éduque sur les bras de la mère, d'autant plus aisément que, tendrement emprisonné, il s'étaye contre son sein et prend appui sur son épaule.

Vers 6 mois, Bébé sait s'asseoir en position correcte mais verse bien vite s'il n'a pas le dos soutenu. C'est d'abord un vrai travail que de rester assis bien droit. Mais, aux environs de 8 mois, il parvient à se tenir ferme, sans appui.

Bien embouti dans l'instrument domestique sur lequel il trône, voici déjà que, motocycliste expert, de toute la vitesse de ses petites jambes, il fuit d'un bout à l'autre de l'appartement sa mère qui, rieuse, le poursuit. Il est fier, à juste titre, de cette première expression de sa future indépendance. Honni soit qui mal y pense.

Mais l'ambition de Bébé ne s'arrête pas là, car elle est insatiable. Soutenu par sa mère, il s'est déjà essayé à poser les pieds par terre, il a fait des pointes, puis a pris contact avec le sol par le bord externe du pied. Est-il jeu plus amusant que de se dresser sur ses petites jambes? Et comme maman veille au risque de chute et sans cesse y pare, on peut s'y exercer sans péril.

Vers 10 m^os, s'accrochant aux grilles du parc, il s'est

dressé tout seul. Puis, soutenu et guidé par cette rampe à laquelle il se tient, il s'est essayé aux premiers pas. Enfin, pour saisir l'objet convoité, il a tenté de libérer une main. Il n'était guère prudent d'abord. Peu à peu, il a pris conscience du risque de chute. Plus ou moins gauchement, il a tenté d'y parer. Voici déjà que commencent à se constituer ces réflexes protecteurs de la statique qui, lui donnant plus de sécurité, vont l'inciter à de nouvelles audaces.

Voyez la jolie scène qu'évoque Ch. L. PHILIPPE. Au soleil, sur le pas de sa porte, la mère épluche des légumes. Avidement, bébé la regarde. Attiré, spectacle attachant, par les épluchures en spirales qui, étincelantes, se balancent autour du couteau, bébé oublie toute prudence. Bras en balancier, jambes un peu écartées, le voici qui se lance dans l'air libre. Abandonnant tout soutien, il se met à marcher seul.

Il se plaît à renouveler cette amusante prouesse. Mais d'abord ses bras écartés du tronc et figés, ses mains alertées et vigilantes décèlent son impéritie. A ce stade de marche en statique renforcée va succéder la marche en statique souple progression de l'enfant dépouponné.

Si la station étayée a précédé la marche étayée, c'est, par contre, la marche libre qui précède la station libre. L'audacieux navigateur qui, courageusement, s'est lancé dans l'air libre longtemps refuse de s'y arrêter sans aussitôt jeter l'ancre, je veux dire, sans s'établir sur cette solide base dont la nature l'a généreusement doté. S'il ne peut venir prendre appui à un meuble, à une table, aux genoux de sa mère, il est aussitôt assis par terre qu'arrêté, ne se jugeant qu'ainsi en sécurité. Là encore, la statique renforcée avec membres supérieurs figés puis tout simplement vigilants, précède la conquête de la statique souple.

Vous souvient-il de l'admirable statuette de l'équilibre de Max BLONDAT, si remarquée à la dernière exposition des Arts décoratifs, aux abords du pavillon du collectionneur ? Perché sur une grosse boule dominant une fontaine, un bébé tout jeune. Il est très jeune, ainsi que le trahissent la grosseur de sa tête, la longueur de son tronc, ses jambes potelées. Il a même l'aspect trop jeune pour être capable d'une telle prouesse, voire pour se tenir simplement debout. Il a peur. Il a froid. Avec ses genoux demi-fléchis, son tronc incliné en avant, ses bras figés, ses mains crispées, ne dirait-on pas un parkinsonien en miniature ? C'est l'image

fort exacte d'un jeune et maladroit équilibriste qui, encore peu expert dans l'art de se tenir debout, reste prudemment en « statique renforcée ».

Ainsi la station debout immobile sans étai, même dans la position dite normale et bien équilibrée est, pour l'enfant, l'épreuve statique la plus difficile, celle qui, définitivement, le classe petit homme. Et maintenant, à d'autres initiatives, en route pour d'autres efforts, qui rendront le jeune enfant, dans toute l'acception du mot, *selbständig*. Ce terme, très utilisé en langue allemande qui, littéralement, désigne celui qui se tient seul debout, s'applique en fait à celui qui a conquis sa personnalité, son indépendance, son individualité.

Les réflexes statiques supérieurs, on le voit, ont été lentement acquis; ils se distinguent en tous points des réflexes innés, que ce soient les réflexes osso-tendineux, cutanés et de défense, ou les réflexes statiques élémentaires de MAGNUS et de KLEIN.

Mais ils se distinguent encore de ces autres réflexes acquis que sont les réflexes conditionnels ou associatifs qu'étudièrent si minutieusement PAVLOV d'une part, BECHTEREW de l'autre. On sait en quoi ils consistent. Le physiologiste, par un patient travail, peut obtenir que l'annonce conventionnelle d'un repas fasse sécréter aux glandes du chien la salive requise pour un repas déterminé. Ces derniers réflexes, tout individuels, demeurent pièce unique. Incessamment remaniables, ils ne sont pas transmissibles. L'hérédité ne paraît même pas en faciliter l'acquisition.

Les réflexes statiques supérieurs ou contraires sont fixes et stéréotypés, s'ils ne sont pas innés, du moins l'hérédité en facilite-t-elle grandement l'acquisition. Comment affirmer d'ailleurs qu'il n'y ait pas seulement apparente acquisition ? L'étude des chronaxies a montré à CARDOT et RÉGNIER d'une part, à BOURGUIGNON de l'autre, qu'il existe chez l'être tout jeune des hétérochronismes entre muscles et nerfs, entre nerfs sensitifs et nerfs moteurs. Ne serait-ce pas de tels hétérochronismes qui s'opposeraient d'abord à tout bon aiguillage et donc à toute utilisation des réflexes statiques supérieurs. Bien qu'héritaires, ils ne pourraient dès lors être mis à contribution qu'après réglage ?

Après l'homme debout, en marche et à l'arrêt, après l'enfant, examinons *l'homme qui s'endort*.

C'est la pensée qui, d'abord, perd pied, mais aussitôt il y a relâche de la musculature statique. Voyez cet homme qui assis s'endort, sa tête cloche, son tronc s'affale et semble s'écrouler. C'est alors qu'au dîner de famille l'enfant pique du nez et heurte la table. Il redresse la tête par à-coups, mais c'est en vain. Elle ne veut plus tenir. Elle ne tient pas plus que chez celui-là ne tient sa mâchoire qui pend à se décrocher, si lamentablement. Subitement, tous les muscles anti-gravidiques se sont mis en grève.

« La vraie préparation au sommeil, est-il dit dans les *Esquisses de l'Homme*, ces propos d'ALAIN, consiste à se mettre dans la position où l'on ne peut plus tomber du tout. Faute de cette précaution, l'on s'équilibre par un petit effort et une légère surveillance de soi qui sont déjà contraires au sommeil... Dans cette position étalée et indifférente... la pesanteur qui est notre ennemie de tout instant, la pesanteur qui est la réveilleuse, cesse de nous avertir ; tout est tombé au plus bas ; par celà seul nous dormons ». Mais, ajoute-t-il : « Je soupçonne que beaucoup d'hommes se couchent debout en quelque sorte, c'est-à-dire qu'ils restent pour quelque partie de leur corps en état d'équilibre et de défense devant l'ennemie intime et trop connue ».

« Aucune force active développée sous l'influence de l'instinct et de la volonté, écrivait par contre GIRAUD-TEULON, n'intervient dans cet équilibre entièrement passif. Tel est le décubitus ».

En réalité, chez tout homme en décubitus, qui ne dort pas, les muscles antigravidiques restent en fonction, au ralenti. L'état de veille implique l'enclanchement du mécanisme neuro-musculaire auquel incombe le maintien de la statique. Seul le sommeil profond en produit le désenclanchement et automatiquement il le fait.

C'est pourquoi l'homme qui s'endort au lit est souvent réveillé par une brusque secousse. Le relâchement de sa musculature statique dont il a eu conscience, au moment où il passait du demi-sommeil au vrai sommeil, lui a donné l'impression de chute. Il s'est inconsciemment raidi, comme il le fait toutes les fois que sa statique est menacée par un risque de déséquilibre. Les mouvements que notre dormeur vient d'exécuter, de même que ses vains efforts pour redresser tête ou mâchoire, montrent encore que la contraction cynétique échappe un peu plus longtemps que la contraction soutenue dite statique à l'inhibition du sommeil.

Regardez enfin ce jeune enfant endormi d'un sommeil profond. Il s'est affalé dans son berceau, mais il n'a pas lâché

son biberon qu'il continue, tout en dormant, à tenir ferme en l'air. La musculature des membres peut donc, dans le sommeil, garder de l'activité, alors que la musculature statique en complète résolution en est totalement incapable. L'enfant qui dort à poings fermés nous apprend ainsi que la musculature des membres et la musculature statique ont des centres de localisations bien distinctes.

Le sommeil n'a-t-il pas pour fonction essentielle d'imposer le repos à des muscles que l'état de veille met, sans répit, au travail et, tout particulièrement, à ceux qui maintiennent vertical tête et tronc? Sans doute a-t-on vu pendant la guerre des conducteurs s'endormir sur leurs sièges et des hommes dormir en marchant. Mais, il ne faut pas l'oublier, il y a sommeil et sommeil.

Sur les divers étages de cet échaffaudage de réflexes qui constitue l'être humain — échaffaudage dont MINKOWSKI, récemment, esquissait le plan —, le sommeil profond exerce des actions différentes. D'emblée et complètement, il dénoue les réflexes supérieurs et, pourrait-on dire, desserre le nœud des réflexes intermédiaires. Libérant en quelque sorte du contrôle cérébral l'activité médullaire, il resserre au contraire les liens des réflexes inférieurs. Ce faisant, ils nous apprend que *les réflexes statiques les plus complexes, tout comme les réflexes conditionnels, sont des réflexes très élevés, des réflexes cérébraux*. Les uns comme les autres d'ailleurs on ne peut les localiser davantage. Mais on est conduit à penser que les réflexes statiques supérieurs mettent pour une part à contribution le système strié. Je n'aurais garde de m'aventurer plus avant. « Le plus grand défaut de la pénétration, dit LA ROCHEFOUCAULT, n'est pas de n'aller point jusqu'au but, c'est de le passer ».

Mais le jour point, voici que notre homme s'éveille, écoutez une dernière fois Paul VALÉRY :

« Sur le champ l'unité s'empare des membres, et de la nuque jusqu'aux pieds, un événement se fait homme. Debout ! crie tout mon corps, il faut rompre avec l'impossible ! Debout ! Le miracle d'être debout s'accomplit. Quoi de plus simple, quoi de plus inexplicable que ce prodige. Equilibre ? ».

Prodige certes, mais prodige explicable. L'éveil c'est la mise en marche du stabilisateur automatique qui n'attend pas pour se déclencher que l'homme mette pied à terre.

L'appareil neuro-musculaire de la statique — en fonction dès le réveil — est alerté. Rien dès lors ne sera plus aisé pour l'homme que de s'adapter, sans y prendre garde, à tout changement de position. Les difficultés de la statique seront résolues *ipso facto* par la mobilisation des réflexes statiques supérieurs que la situation requiert.

De l'Homme normal, il a été beaucoup question, du malade il ne sera guère. Qu'importe si, désormais, vous êtes mieux à même de comprendre le mécanisme régulateur de la station debout ? Nous pourrons, dans d'autres leçons, aborder avec plus de profit l'étude des troubles de cette fonction après la rapide préface que je viens d'esquisser.

Rappelez-vous seulement que les oscillations du tronc dans l'épreuve de ROMBERG, que les zig-zags de la marche ne sont pas les seuls témoins d'une stabilisation imparfaite. La recherche de la *rigidité de déséquilibre*, témoin plus discret mais combien plus sensible, est d'une importance bien plus grande. Pour la mettre en évidence, rien ne vaut, je crois, le *test du poignet*. Si vous vous exercez à le chercher dans les attitudes requises, attitudes dont j'ai ailleurs indiqué les principales, vous parviendrez à dépister et à jauger les plus légers degrés de *déséquilibre* et de *dystasie*.

N'oubliez pas qu'il faut multiplier ces investigations, mettre de plusieurs manières la statique à l'épreuve, observer la station immobile avec ou sans étai dans ses diverses modalités, la marche plus ou moins rapide, la course même parfois. Notez bien encore les modifications que présente dans les divers modes de progression le signe étudié par A. SOUQUES et ZINGERLE, le balancement associé des bras. Rappelez-vous enfin que, pour un sujet dont la stabilisation est défectueuse, il peut être plus difficile de marcher que de courir, de stagner que de marcher.

Quand vous verrez enfin un malade renverser fortement le tronc en arrière dans la marche du type habituel, mais se redresser complètement dans la marche en portant, la marche en tirant ou en poussant, ne vous hâtez pas de crier au paradoxe et d'invoquer l'hystérie. Ce sont là de *faux paradoxes* qui, nous l'avons montré, sont de bonne *logique statique*.

Et maintenant, permettez que sans plus j'esquisse à très grands traits une *classification des troubles du mécanisme régulateur de la statique*.

Mettons à part les troubles pithiatiques, l'astasia-abasie. Ce n'est en somme, BABINSKI l'a montré, qu'une demi-simulation plus ou moins inconsciente. Le mécanisme stabilisateur y est indemne.

Dans un *premier groupe de faits*, la statique est troublée par *perturbation des éléments sensoriaux-sensitifs qui renseignent le centre des réflexes statiques supérieurs* sur la situation qu'occupe le corps par rapport au monde extérieur. C'est grâce à ces analyseurs — pour employer l'expression de PAVLOV —, que l'appareil nerveux régulateur de la statique peut maintenir notre corps en équilibre.

On conçoit aisément que la station debout soit perturbée par les lésions des appareils labyrinthique et otolithique. si bien étudiés par QUIX, ces analyseurs de premier ordre de notre situation dans l'espace.

On comprend encore que la station debout soit profondément troublée dans l'ataxie, puisqu'elle supprime les données de la sensibilité profonde nous provenant des membres inférieurs, ces piliers de la statique.

Dans un *deuxième groupe de faits*, le réglage de la statique est perturbé par *paralysie de tout ou partie des muscles qui collaborent à la statique*. C'est ainsi que la paralysie infantile annihile si souvent au début toutes les possibilités statiques de la tête et du tronc.

Séquelles de paralysie infantile, Syringomyélie, Hématomyélie, Myopathie, Polynévrites déterminent encore des troubles partiels de la musculature statique. Dans ce cas, l'organisme peut compenser tant bien que mal le déficit par un changement d'attitude : il reporte sur d'autres muscles l'effort incombant à ceux que la maladie a frappés d'impuissance.

Dans un *troisième groupe* se placent les troubles de la station qui dépendent de *lésions de l'appareil cérébelleux*. Retenons seulement pour l'instant la possibilité sur laquelle BABINSKI a attiré l'attention d'une dissociation entre l'équilibre

cinétique et l'équilibre statique. Le malade dont il vous présentera film et pièces pouvait garder une fixité de cire du type cataleptique alors que son équilibre cinétique était troublé au plus haut point.

Dans un *quatrième* groupe se placent les états dits *spasmes de torsion, spasmes d'action, dystonies d'attitude*. Ce sont ces états singuliers que l'encéphalite épidémique a, pourrait-on dire, vulgarisés, sur lesquels ZIEHEN et OPPENHEIM avaient attiré l'attention, auxquels KURT MENDEL a consacré une importante monographie, que THOMALLA et WIMMER ont rattachés à des lésions du corps strié.

Ces torsions du tronc étranges et excessives que l'on crut d'abord d'origine névrosique ont pour cause une rupture d'équilibre entre les systèmes fléchisseurs et extenseurs du tronc qui synergiquement ou alternativement collaborent au maintien de la statique. Il n'y fut d'abord question que de spasmes. Attirant l'attention sur des cas où *l'insuffisance était seule en cause*, nous avons montré qu'elle pouvait suffire à tout expliquer. GUILLAIN et THEVENARD ont confirmé notre manière de voir.

Ce qui caractérise ces états, c'est l'immunité relative dite à tort paradoxale de certains modes de progression. C'est encore le fait que, frappant un système musculaire dans sa totalité, ils semblent rendre toute compensation impossible.

Reste un *cinquième* groupe de faits, auquel se rapportent les *états parkinsoniens*, qui décèlent une perturbation profonde du mécanisme régulateur de la statique. On ne paraissait pas y avoir songé, bien que l'on ait été depuis longtemps frappé par la singulière démarche de ces pauvres malades qui, disaient-on, couraient après leur centre de gravité.

En attirant l'attention sur les *variations de la roue dentée*, sur les *variations de la rigidité* qui changent d'intensité et de lieu *en fonction de l'attitude*, nous avons, croyons-nous, mis hors de doute le caractère *dystasique* de l'état parkinsonien. L'augmentation de la rigidité par l'épreuve de ROMBERG, surtout quand on l'aggrave de mouvements de tête, sa diminution dès que le malade s'étaye ou porte un bon corset de soutien, n'apporte-t-elle pas la preuve du bien-fondé de cette manière de voir ?

Tout se passe, nous semble-t-il, comme si, dans l'état parkinsonien, il y avait *régression de la fonction statique* et dissolution progressive, tout au moins partielle, des réflexes qui l'assurent.

Le malade devient de plus en plus incapable de réaliser la statique souple a minima. Aussi doit-il, même pour des attitudes qui ne le comportaient pas, recourir à la statique renforcée. De là l'extrême fatigue, les courbatures qui l'obligent à changer sans cesse d'attitude. Ne pouvant le déposer, il déplace sans cesse son carcan.

Au lit même, il prend des crampes dans les jambes, car ce sont elles surtout qui se rigidifient dans le décubitus horizontal. C'est, en effet, une erreur de croire, nous l'avons déjà dit, que le système musculaire statique soit au repos complet dans la situation horizontale chez l'homme éveillé. Le système neuro-musculaire ne renonce que dans le sommeil à son parti-pris d'incessante vigilance. Si donc il est de quelque manière insuffisant, il ne peut manquer de faire appel à ses renforts habituels, fut-ce dans les positions dites de repos. Il y a seulement adaptation du contingent statique aux plus légères variations du mode statique. C'est ce qui se passe chez le parkinsonien que le sommeil profond peut seul mettre au repos.

Il en résulte un véritable état de surmenage avec accumulation dans l'organisme de déchets de fatigue. Et, de fait, le métabolisme musculaire des parkinsoniens présente, nous l'avons montré, des modifications comparables à celles qu'entraîne l'exercice musculaire. On peut même, et c'est ce qu'a fait notre collaborateur, L. VELLUZ, au laboratoire du Professeur HUGOUNENQ, déceler, par ses réactions caractéristiques, l'acide lactique dans les urines de ces malades. Ne semblent-ils pas condamnés à maintenir leur statique par des procédés bien plus coûteux que les normaux, et combien inférieurs ?

Tel est, me semble-t-il, le mode d'organisation du système régulateur de la station debout, tels en sont les modes de perturbation. Il va sans dire que je ne vous donne pas cet essai comme définitif en toutes ses parties. Je ne songe pas, tant s'en faut, à mettre aux recherches qu'il résume le point terminal.

Depuis que l'encéphalite épidémique fait défiler sous les yeux du neurologue le douloureux et long cortège de ceux

dont, lentement et sournoisement, elle a de diverses manières désaxé la statique, il m'a semblé que cette étude s'imposait à nous comme un des devoirs de l'heure. C'est pourquoi j'ai voulu, dans cette leçon, en esquisser l'introduction.

J'ai voulu aussi bien marquer par là que la chaire de Pathologie Interne devait, tout comme les autres, s'occuper simultanément d'enseignement et de recherches, ce qui ne saurait nuire, je pense, ni à l'un ni aux autres.

Ecoutez les propos échangés sous les murs d'Athènes, dans cette pièce, qu'en l'honneur de Marcelin BERTHELOT écrivait récemment Paul CLAUDEL :

« *Le Paphlagonien*. — Il ne suffit pas de regarder pour voir.

« *La Jeune Fille*. — Il ne suffit pas d'entendre pour écouter.

« *L'Etranger*. — Il faut créer pour comprendre...

« *Le Paphlagonien*. — Nous ne sommes pas seulement les spectateurs de la nature.

« *L'Etranger*. — Nous en sommes les coopérateurs ».

C'est bien, n'est-il pas vrai, ce que vous devez être : les coopérateurs de la nature ou, si vous préférez — c'est tout un —, les mécaniciens de l'être humain.

Que cette complexe, que cette merveilleuse machine de précision vous soit connue jusque dans ses détails les plus menus. Ne vous laissez pas d'en approfondir les secrets ou, pour parler langage moderne, d'en étudier les causes de panne.

N'oubliez jamais que la nature, sphinx maternel, délègue partie de sa puissance à qui déchiffre quelque-une de ses énigmes. Mais, pour pouvoir agir, il faut d'abord comprendre, il faut d'abord savoir, il faut même très bien savoir et vraiment comprendre.

Jules FROMENT,

*Professeur à la Faculté de Médecine
de l'Université de Lyon.*

LE SENTIMENT FONDAMENTAL ⁽¹⁾

I

La personnalité humaine se caractérise par l'équilibre uniaire de ces deux dynamismes, celui de la passion et celui de la spiritualité. Il serait même plus exact de parler ici d'une spiritualisation de la vie passionnelle. C'est dire le rôle essentiel du corps et de cette conscience naturelle du corps que l'on nomme la cénesthésie. C'est au psychologue Ribot, après Maine de Biran, que revient l'honneur d'avoir marqué fortement ce rôle fondamental. Mais, tandis que Maine de Biran voyait plutôt dans le sentiment général de l'existence quelque chose de sous-jacent à la vie personnelle véritable, une sorte de contact obscur avec l'animalité intérieure qu'il faut dépasser par l'effort pour se rendre maître de ses pensées et de ses actes et pouvoir dire *moi*, Ribot a fait vraiment de cette obscure cénesthésie le centre déterminant de la vie personnelle. Ces deux interprétations marquent bien les deux pôles d'une explication totale. On peut dire que le développement de la personnalité consiste en un passage du sentiment nu de l'existence organique à la conscience supérieure de notre liberté spirituelle. Mais cette évolution n'implique nullement que l'on s'abstraie à mesure du corps, et que la conscience réelle du moi s'obtienne par un oubli graduel du sentiment fondamental. Bien plutôt : le sentiment dont il s'agit consiste en une incarnation progressive dans nos membres et nos viscères de la puissance efficace qui s'exprime par le jeu réfléchi des idées. Entre un idéalisme pur, qui détacherait la personne de la chair pour la réaliser exclusivement au règne de l'esprit, et ce matérialisme pur qui localiserait décidément le moi au règne exclusif des

(1) Ces pages sont extraites d'une *Introduction à la Psychologie* que prépare l'auteur.

tendances organiques, réduisant l'esprit à une simple expression de la chair, il y a place, semble-t-il, pour une synthèse dynamique qui transfigure par degrés le sentiment des fonctions du corps et qui dégage ainsi l'intention personnelle et idéale d'où le jeu réel de ces tendances fondamentales et indispensables tire sa signification. L'histoire de la vie personnelle se ramène ainsi à l'évolution intégrale du désir singulier qui nous définit et qui nous promeut, à l'explicitation effective de la formule concrète qui caractérise la plénitude de notre ambition et la totalité de nos puissances.

II

Enracinée de la sorte au sentiment fondamental, cette formule vivante est celle d'abord de *l'individualité* qui nous constitue. Et c'est ici que le recueillement et la rentrée en soi offrent toute leur valeur originelle. Se sentir vivre dans le rythme de la respiration et dans celui, non moins nôtre et essentiel, du cœur et des artères, c'est là sans doute l'immédiation la plus irréductible, la plus riche en un sens, qui nous livre directement et sans inutile mystère cela même que vraiment nous sommes. Pour réaliser de façon pleine cette richesse intérieure, il convient de fermer nos yeux et d'immobiliser nos membres, de retrancher du sentiment de l'être celui des choses qui nous encadrent et des idées qui nous précisent, de nous réduire graduellement et sans contrainte au vague délicieux de l'existence absolue et simple. Le « silence » que nous aurons établi de la sorte est la révélation toute pure de notre essence première, le sentiment obscur et intense de notre valeur unique. Nulle réflexion qui nous distraie, par un retour dangereux sur cela même qui nous distingue, de cette possession intime. Nulle raideur qui nous dénonce, par la peine de l'effort, une opposition latente et ruineuse entre la simplicité immédiate que nous cherchons en nous et la complication hétérogène des influences extérieures qui nous déforment. Le contenu d'un tel sentiment n'est autre, il est vrai, que notre vitalité ; et l'on estimera peut-être que cette possession qui nous comble est celle, trop simple justement, d'un absolu d'indigence. Mais ce jugement, qui nous appauvrit parce qu'il nous cherche ailleurs que là même où nous trouvons notre richesse, n'a point de sens pour celui qui éprouve, sans désir d'autre chose, la plénitude quasi inconsciente et toute sincère du silence inté-

rieur. On dirait d'un sommeil éveillé, où le songe sans images qui nous emplit sans qu'il nous obsède serait identique à la conscience, vague et lucide tout ensemble, de notre réalité indivise. Indivise et simple, mais non immatérielle. Car le sentiment dont il s'agit est celui d'une expansion vitale coextensive à notre corps ; et l'unité qui en est la marque signifie seulement, au profond de notre silence et de notre repos, la conspiration absolue de nos organes dans l'exercice d'une même présence et l'épanouissement énergétique d'un même désir. Présence qui se prolonge et se projette par cela même qu'elle se possède pleinement et ne soupçonne en rien l'abolition possible de son être. Désir qui est sans terme par cela même qu'il s'accomplit sans effort et que nulle menace ne vient le dissoudre dans l'acte immédiat de sa propre réalisation. Et c'est pourquoi l'unité indivise d'un tel sentiment le constitue sans réserve dans une durée que rien ne détermine et que scande sans la disjoindre le rythme unitaire de nos fonctions vitales. Ne disons pas même que notre vie s'écoule également au cours mélodique de cette durée intérieure. Elle ne s'écoule point, si rien d'étranger n'en distingue les phases et n'en mesure les changements. Elle ne demeure point non plus, si nulle réflexion ne vient l'identifier à elle-même en son devenir et ne concentre sa richesse qui se produit en une stabilité qui se formule. Certes, nul concept ne nous offrira, mieux que l'expérience indivise de cette possession calme et féconde de notre vie, la notion de cette insondable suffisance que l'on nomme l'éternité. Et c'est bien ici, dans cet équilibre introublé de nos puissances inépuisables et satisfaites, que se fonde, sans illusion possible, la réalité intense de notre vie personnelle.

III

Tel est, foncièrement et dans sa pureté indistincte, le sentiment fondamental qui nous singularise de façon immédiate. Mais il faut ajouter justement ceci, que ces rythmes internes ont leur marque différentielle suivant les individus, et qu'il y a vraiment pour chacun de nous une originalité singulière à la mesure de cette immédiation de notre présence. Et il convient d'ajouter encore que cette pureté absolue d'un « silence » parfait est chose rare, que la rentrée en soi implique à l'ordinaire un retentissement du monde que l'on appelle extérieur dans

l'obscur sentiment de notre intériorité propre, que les sens ouverts sur le dehors apportent ainsi leur contribution confuse à la conscience vague de ce que nous sommes, bref que l'univers tout entier qui est le nôtre figure selon le mode d'une indistinction relative dans le sentiment général de notre existence individuelle. Mais l'on ne saurait confondre cette possession affective de toutes choses par la synthèse immédiate des impressions qui nous les incorporent avec la vision intellectuelle de ces mêmes choses ordonnées qui résulte d'une construction analytique (bien que pratique essentiellement) de notre univers reconnu. C'est bien à cette possession directe du monde indistinct que s'appliquent exactement les thèses profondes de Spinoza et de Leibniz, alors que ces deux philosophes ne nous permettent l'accès aux choses étrangères que par l'intermédiaire réfringent de nos modalités corporelles. Mais faut-il dire que, présentes de la sorte, les choses nous sont étrangères et que nous altérons leur nature par le mélange de nos affections ? Bien plutôt ; nous sommes tout proches, en ce cas, de la perception indistincte et primitive ; et cet univers, que la conscience cénesthésique ne projette pas hors de nous, est identique vraiment, par cette présence ingénue et toute sincère, à cette réalité toute singulière et originelle que nous sommes sans la distinguer d'autre chose et que nous ne déformons pas encore en l'appelant *moi*. Et c'est bien, en un sens, à cette immédiation individuelle et affective du monde que s'efforce de revenir la vision impressionniste des objets, réinstaurant de la sorte l'univers singulier des correspondances absolues et l'indistinction originale de la perception pure.

IV

Or cet élargissement de la cénesthésie est chose fatale. Convient-il même de parler ici d'un élargissement ? La rentrée exclusive au « silence » des rythmes fonctionnels n'échappe au reproche d'indigence qu'en raison de la plénitude absolue que le « silence » nous assure. Plénitude intense et virtuelle, que l'on ne peut réduire aux actuelles limitations du jeu très simple de nos viscères. Le battement artériel et le rythme respiratoire suffisent à réaliser la possession infinie de ce que nous sommes, non parce qu'ils limitent à leur contenu restreint l'inquiétude de notre désir, mais parce qu'ils concentrent et

symbolisent en la promesse immédiate de leur énergie que rien ne limite la possession future de tout l'indistinct innommé où s'efforce déjà l'élan de notre inquiétude. Que l'on veuille bien éclaircir la confusion d'un appel de ce genre par l'expérience, vague encore mais plus déterminable, des aspirations indéfinies de la puberté. N'est-ce pas que tout l'inconnu de la destinée possible et toute la richesse de l'univers transfiguré sont présents de façon intense, et même parfois sans images qui les précèdent, au sentiment immédiat et obscur d'une fonction mystérieuse dont l'énergie se révèle ? Mais convient-il de voir en ce recours à une époque décisive de la vie personnelle une simple analogie d'état ? La psychologie freudienne, si discutables que puissent être les interprétations exclusives qu'elle nous propose de notre vie affective et du jeu de nos idées par le pur instinct génésique, n'en a pas moins établi, ce semble, la présence et le rôle, secrets et symboliques le plus souvent, de cet instinct primordial, de cette *libido* créatrice, dans l'universalité de nos désirs. Et c'était là peut-être une vue profonde du philosophe Lachelier, alors qu'il découvrait l'action cachée de cette inquiétude génératrice au principe de toutes nos perceptions, à la racine de notre vie affective, et comme à la base même du vouloir radical qui nous constitue. Sans doute, cette puissance et cette énergie n'apparaissent point dans leur simplicité brutale au regard intérieur, alors que nous réalisons le « silence » personnel ; mais elles ne s'en manifestent pas moins dans l'intensité même de cette vie toute singulière dont nous avons alors le sentiment, dans cette puissance de créer dont nous éprouvons alors l'ambition très vague et très riche, dans cette impression d'une plénitude toute dynamique que ne suffirait pas à produire la simplicité nue des rythmes viscéraux. Et c'est donc, virtuellement, toute l'évolution de cet instinct radical qui se dessine aux pures immédiateurs de la cénesthésie, toute la figure encore indistincte de l'univers où elle se développerait, toute la poésie des choses et des êtres qu'elle engendre symboliquement par un travail de « sublimation » (pour retenir une expression très heureuse employée par Freud). Mais, au travers même de cette épuration et de cet enrichissement de notre instinct le plus vital, ce qui déjà s'annonce et prélude en notre vie si pauvre encore d'apparence c'est toute l'aventure passionnelle dont le déploiement indéfini donnera la mesure singulière de notre valeur et la pleine formule de notre être. Et c'est aussi, par là, toute la

puissance latente de notre spiritualité qui s'ébauche au « silence » physique, toute l'inquiétude de dépassement et d'excellence dont l'énergie inépuisable, dégageant la vie intérieure et incarnée du règne de la chair et de la nature, nous élèvera, par le dégoût même de l' « incomplétude » qui nous afflige, au règne unitaire de l'esprit. Ainsi la conscience cénesthésique n'est infiniment riche que par le pressentiment qu'elle implique d'une plénitude qui la transcende ; et l'individualité satisfaite qui s'y témoigne ne peut se complaire en soi que parce qu'elle enferme une aspiration intense et nostalgique à l'avènement toujours lointain de la vie personnelle. N'est-ce point que le sentiment de l'éternel qui affecte, hors du changement, la possession immédiate et première de notre vie enclose n'est encore que le pressentiment de cette éternité insatisfaite dont le désir inexhaustible détermine sans fin, à travers le changement et les figures, la poursuite inquiète de notre moi ?

J. SEGOND,

*Professeur de philosophie à la Faculté des Lettres
de l'Université de Lyon.*

GEORGES SOREL

ET LA GRÈVE GÉNÉRALE ⁽¹⁾

Georges Sorel, en écrivant les « *Réflexions sur la violence* », a donné l'un des exposés les plus originaux de toute la littérature socialiste, touchant les doctrines de la grève générale.

En sa compagnie, le lecteur n'avance pas au milieu de déductions prévues ou de truismes rassurants. De prime abord, l'auteur et le livre surprennent.

Un polytechnicien de haute culture, qui, après avoir longtemps exercé la profession d'ingénieur, a dédié sa vie à la science sociale, esprit large et âme droite, avec une pointe de bizarrerie, informé de l'histoire et friand des potins, plié aux disciplines exactes et féru de vastes systèmes, attentif aux techniques et aux conditions matérielles du milieu, mais tout pénétré de la puissance des instincts et des sentiments, des réactions propres des masses humaines ; à qui il fut donné de connaître, successivement et du même cœur, les enthousiasmes d'un socialisme à la manière de Jaurès, d'un syndicalisme farouchement hostile aux parlements, d'un traditionalisme respectueux des forces robustes et calmes du passé, et, pour finir, d'un bolchevisme agressif —, telle est, dans ses lignes les plus générales et dans sa complexité tourmentée, la personnalité sorélienne.

Pour comprendre ce doctrinaire affectif, il convient d'abord de le considérer avec sympathie. Si la rectitude de ses intentions et de sa vie ne la commandaient pas, la méthode la plus rudimentaire suffirait à y inviter. C'est se condamner à ne jamais connaître Sorel que de ne pas accueillir les groupes de sentiments et d'images qui forment l'atmosphère de ses raisonnements.

1. D'une étude à paraître chez M. GIARD, sur « la Grève Générale », Abréviations : R. = *Réflexions sur la violence*, Rivière, 1925 ; S. = en note, Sorel.

Cette précaution prise, de nouvelles difficultés surgissent que suscitent les directions choisies par l'auteur dans l'enquête et dans l'exposé.

L'ordre adopté est vital, non géométrique. C'est dire qu'il est conciliable avec une certaine irrégularité dans les contours et les proportions. Fruit de méditations provoquées et successives (2), cette œuvre est autre chose qu'une addition de paragraphes. La pensée ne s'insère pas dans des symétries et des équilibres formels, mais se développe selon un mouvement et dans une unité organiques.

Obtenue au détriment de la profondeur, la clarté est une qualité scolaire. Elle éclate dans les définitions rigoureuses et les jugements tout faits. Pour la recherche théorique, Sorel prêche la défiance à l'égard des concepts rigides, mal propres à exprimer la réalité évolutive et fermés aux faits nouveaux. Il tient qu'un exposé de science sociale est une occasion, non une économie d'efforts. Dans la conduite de l'action, la clarté consiste à établir des prévisions et à formuler des programmes. Pour l'apologiste de la violence, les unes et les autres sont jeux de dupes, inconciliables avec la rigueur scientifique. L'obscurité, considérée d'ordinaire comme signe d'hésitation dans la pensée ou le vouloir, prend donc ici une tout autre valeur. D'ailleurs, elle est inhérente au socialisme même, qui prétend décrire et transformer la production, c'est-à-dire l'ensemble de faits économiques le moins bien élucidé (3).

Comme pour rompre davantage avec les disciplines traditionnelles, Sorel se préoccupe peu de distinguer l'état psychologique du fait, et l'expression de l'action. Ses études historiques l'ont fondé à penser qu'il importe de saisir, outre les actes, les croyances et les sentiments collectifs. Aussi chacun des termes qu'il emploie (ex. : grève, guerre) désigne tour à tour, souvent sans qu'il marque le passage, une représentation et un fait. Il découvre et souligne une même continuité entre les moyens de traduire le réel et ceux de réagir sur lui. On ne peut échapper à la tyrannie des mots : au moins exprimera-t-on l'évolution économique et les systè-

2. S., le plus souvent, travaille à *propos* d'un livre ou d'un auteur ; il rédige pour son compte personnel des cahiers qui reviennent jusqu'à quatre ou cinq fois sur le même sujet. Cf. R., Introduction.

3. « Le socialisme est nécessairement une chose très obscure... le mystère qui enveloppe le socialisme... », R., p. 217.

mes doctrinaux en *langage de mouvement*, c'est-à-dire susceptible d'engendrer des émotions qui feront agir. Il convient même d'aller plus loin. Au lieu d'évoquer les concepts par des mots, on peut suggérer directement la réalité par des images. Toute image étant motrice, la vue du monde obtenue de la sorte sera, en même temps, une action préparée (4). Arrivé à ce point, on touche au mythe.

I

Le mythe (5), un, indécomposable, est vie. Comme elle, il est synthèse. Etat psychologique complexe, il participe du mode de connaissance, du sentiment global, de la discipline spontanée d'action. Et ces trois aspects sont fondus dans une unité (6) que rompt le langage, selon une continuité que les mots successifs sont impuissants à exprimer.

Intuition du réel, perception instantanée, non description discursive; groupe d'images (7), non suite ordonnée de jugements. Simplification, interprétation instinctive, non classification logiquement élaborée.

Cette représentation est émotive et toute pénétrée de sentiments : haine de l'injustice saisie sans intermédiaire, exaltation du moi.

Ainsi elle contraint à l'acte. Le mythe est une éthique condensée. A soi-même sa fin, il est efficient, quoique ou parce que sans précision.

Le fait devient représentation puis action : les trois termes enferment la pensée sorélienne. Du cycle est exclue la raison

4. Le mythe s'oppose au socialisme conçu comme une « doctrine entièrement exposée en paroles », R., Introduction, p. 39. « Le langage ne saurait suffire », R., p. 173.

5. S., dans les R., donne 3 définitions principales du mythe (toutes réserves faites sur le sens et le but de la définition chez lui) : 1° R., Introd., p. 32, « les hommes qui participent aux grands mouvements sociaux se représentent leur action prochaine sous forme d'images de bataille assurant le triomphe de leur cause ». 2° R., p. 47, « Un mythe... est... l'expression (des) convictions (d'un groupe) en langage de mouvement ». 3° R., p. 173, « des ensembles d'images capables d'évoquer en bloc et par la seule intuition, avant toute analyse réfléchie, la masse des sentiments qui correspondent aux diverses manifestations de la guerre engagée par le socialisme contre la société moderne ».

6. R., p. 185, « un ensemble indivisé » ; p. 217, « tout indivisé ».

7. R., Introd., p. 33, « système d'images » ; R., p. 182, « organisation d'images ».

raisonnante, l'appréciation réfléchie, l'adhésion à un programme éprouvé. On doit tendre seulement à retrouver la source intuitive profonde et à s'abandonner au courant. Le système est, en ce sens, un essai de rénovation sociale par l'intuition.

L'utopie s'oppose au mythe et le fait comprendre par contraste. Elle est une construction rationnelle (8). Les matériaux sont empruntés à l'observation, analysés et regroupés pour composer un ensemble imaginaire et divisible, proposé comme programme d'action. Soit, par exemple, le libéralisme. De l'examen des faits, les théoriciens tirent par abstraction une société régie tout entière par la libre concurrence absolue, et les hommes politiques tâchent de transformer le milieu réel d'après cette économie imaginaire. L'utopie conduit donc aux réformes, puisqu'elle est élaborée à partir et à la ressemblance de la société concrète, et qu'elle peut être décomposée en parties autonomes. Enfin, elle est susceptible d'examen et de discussion méthodiques, puisqu'elle est une suite d'opérations intellectuelles. Le mythe, au contraire, vue intuitive, affective et motrice, pousse à la destruction et ne se plie pas à la critique discursive.

Mais quel est au juste son contenu ? Le mythe est un état synthétique : l'analyse le détruit sans en rendre compte ; mais on peut étudier les effets qu'il produit sur l'agent. On peut aussi dégager les éléments communs à tous les exemples cités par Sorel (9). Or le mythe satanique du christianisme naissant, le mythe de la Réforme et celui de la Révolution, dépouillés de leurs caractères accidentels, donnent un résidu qui est la notion d'une *lutte victorieuse*. Pour les premiers chrétiens, les luthériens, les soldats des guerres de la Liberté, le genre humain est divisé en deux armées : disciples du Christ et suppôts de Satan, catholiques corrompus et sectateurs fidèles de l'Évangile, défenseurs des Droits de l'Homme et tyrans. Les deux camps sont irréconciliables. Tout acte devient un épisode de guerre. Le combattant le considère comme un acheminement vers le triomphe définitif qui n'est pas mis en doute.

Les syndicalistes aussi considèrent le monde comme le lieu

8. R., introd., p. 46, « le produit d'un travail intellectuel.

9. R., introd., p. 32; R., p. 178 et 179 : mythes des premiers chrétiens, de la Réforme, de la Révolution française, de Mazzini, de Marx (catastrophe).

de rencontre de classes irréductiblement hostiles : capitalistes et prolétaires. Entre elles, est engagée une lutte incessante, et chaque initiative révolutionnaire constitue une phase des opérations qui doivent conduire à la victoire finale.

En isolant ces deux éléments : lutte, succès, on schématise et on intellectualise le mythe : on le dissout. Tel qu'il existe, en réalité, chez les hommes d'actions ou chez les masses ouvrières, il est moins et davantage : moins, parce que cette vision de la vie comme un combat victorieux est intuitive et spontanée ; davantage, parce qu'il s'y joint des images et un accompagnement affectif qui en font une *répétition générale de l'acte belliqueux*.

Pour les mêmes raisons, on ne saurait donner la définition de la grève générale. Il faudrait, pour y réussir, la considérer soit comme une succession de faits, soit comme l'ensemble des articles d'un programme rationnel ; et elle n'est ni l'une ni l'autre. Tout au plus peut-on procéder par éliminations. Par sa nature, la grève n'est pas un acte juridique, mais un phénomène de guerre (10) : qu'on n'y voie pas un instrument de marchandage dans une convention, mais une arme de combat. Par son but, la grève générale s'oppose à la grève corporative (11), qui poursuit des avantages matériels et professionnels (augmentation de salaire, réduction de la durée de travail). De même, il n'y a pas de commune mesure entre la grève prolétarienne et la grève politique (12). Toutes deux intéressent d'importantes masses ouvrières ; mais la seconde

10. R., Appendice II, p. 434, « La grève est un phénomène de guerre ».

11. Contre l'esprit corporatif. Cf. : 1° l'esprit corporatif n'est pas l'esprit de classe. R., p. 79 et s., « exclusivisme corporatif » ; 2° contre le « particularisme corporatif » en général, p. 116 et sq. ; 3° le trade-unionisme anglais, professionnel et légal, considéré comme une survivance médiévale, p. 175 ; la grève, même violente, quand elle poursuit des avantages corporatifs, n'engendre pas le sublime, p. 325 ; citation de RENAN et note ironique de S., p. 346.

12. La grève générale politique (R., chap. V) : conçue comme un arrêt du travail dans une industrie essentielle, R., p. 226 ; n'est pas une manifestation de classe, p. 228 ; n'est pas un « tout indivisé », p. 232 ; n'organise pas spontanément le prolétariat, mais suppose une direction et un programme, p. 234 et s. ; évoque une idée de dégénérescence et non de prospérité économique et technique ; n'est pas irréformable, même référence ; dans la grève générale politique, à la division marxiste en classes se substitue la division en élite (dirigeants) et masse (dirigés), p. 240 ; la grève générale politique conduit à la *conquête* mais nullement à la *destruction* de l'Etat, or la dictature du prolétariat est « un souvenir de l'ancien régime », p. 251.

ne s'affirme pas sur le plan économique comme manifestation de classe ; elle tend à la conquête de l'Etat, non à sa destruction ; elle se développe selon un programme rationnel conciliable avec des réalisations progressives et fragmentaires ; enfin, loin d'être une activité libre et spontanée, elle suppose une organisation centralisée et autoritaire.

II

Ce qui précède montre qu'on suggère beaucoup plus qu'on ne définit un mythe. Conçue comme telle, la grève générale sorélienne joue un double rôle qui correspond aux besoins de comprendre (13) et d'agir. Elle fait saisir, dans ses caractères essentiels, la psychologie ouvrière, et elle est l'expression la plus significative du socialisme. Elle est la seule forme de révolution spécifiquement prolétarienne, et elle est aussi la morale des temps modernes. — Elle remplit donc deux séries de fonctions : idéologiques et motrices.

Pour Sorel, comprendre c'est participer. On ne saisit la psychologie de la classe ouvrière (14) ni par une énumération de faits, ni par un assemblage d'idées, mais en s'appropriant le mythe, qui implique et traduit, comme tendance fondamentale, la violence.

Ce mot, suivant la méthode adoptée, n'est pas défini. On en comprend la portée en dégageant les faits que l'auteur décrit et surtout les antithèses qu'il forme.

La violence a pour caractère le plus apparent, d'être une activité hors droit. L'injure, les coups, les blessures, le meurtre même, que les tracts syndicalistes préconisent et qui sont de pratique courante dans les conflits du travail, composent une gamme de délits. Les mêmes faits prescrits ou sanctionnés par un gouvernement révolutionnaire ou bourgeois, à la suite d'une procédure et avec l'appareil judiciaire, ne participent plus que de la force, ou ensemble des actes de l'Etat, c'est-à-dire, de la minorité qui détient le pouvoir (15).

13. Le mythe de la grève générale rapproché des hypothèses de la physique, R., p. 219.

14. Le mythe de la grève générale exprime la psychologie ouvrière, R., p. 48, p. 50, p. 167.

15. Sur l'opposition entre *la violence* et *la force*, Cf. : R., p. 256 et 39. Contre les mesures qui frappent le vaincu « sous un déguisement judiciaire », R., Appendice II, p. 435.

La violence prolétarienne, activité extra-juridique, s'exerce par des procédés directs. Cette épithète couvre deux idées distinctes. La classe ouvrière dans la grève générale agit, selon Sorel, sans intermédiaires. Elle se passe d'organisation autoritaire et de chefs. Le mythe suffit à donner de la cohésion aux effectifs et de la cohérence à la lutte. — De plus, les moyens choisis sont simples et sans détour. Le socialisme parlementaire (16), nourri de confusion, est une tromperie électorale et une méthode d'exploitation. Mais le fait de guerre remplacera la politique qui est l'art des demi-sincérités, des concessions opportunes et des progressions sinueuses.

Les composantes de la violence sont, dans la pensée sorélienne, des séries d'actes spontanés. Le syndicalisme fait antithèse (17) avec le révolutionnaire idéaliste, imbu de programmes rationnels et qui, à les réaliser, applique une logique passionnée. Le mythe agit comme un instinct.

Enfin, la violence prolétarienne est une activité essentiellement désintéressée. Elle ne tend à aucun avantage matériel. Elle est même pure de cette satisfaction basse qui consiste à jouir des souffrances infligées. Spontanément, elle s'éteint, dès la victoire assurée. Bref, hors des hypocrisies judiciaires et des souplesses politiques, loin des programmes définis et des calculs d'intérêt, elle est le principe pratiquement fécond et hautement moral de la vie ouvrière.

Le mythe, sans le secours duquel l'interprétation du mouvement ouvrier est un contre-sens constant, permet de comprendre en profondeur et d'exprimer avec loyauté la doctrine socialiste (18).

Il lui donne une forme claire, précise et réelle. Quand elle s'incorpore à lui, la thèse de la lutte des classes ne peut être édulcorée d'analyses théoriques, ni nuancée selon les exigences politiques, ni entachée d'utopie. Elle prend une « raideur » qui garde des compromissions et distingue sans ambiguïté les vrais et les faux militants.

16. Contre le socialisme parlementaire, Cf. notamment, R., p. 169.

17. Sur cette antithèse, Cf. R., p. 143 et 166.

18. Le syndicalisme « enferme tout le socialisme dans la grève générale », R., p. 168 ; le mythe donne « l'intuition du socialisme », R., p. 182 ; il donne au socialisme de la précision, de la « raideur » et de la clarté, R., p. 180, p. 218 ; il permet de reconnaître les vrais révolutionnaires, R., p. 169.

Le fond marxiste (19) reste d'ailleurs intact. Il n'est pas une de ses thèses essentielles qu'on ne trouve impliquée dans le mythe de la grève générale : antagonisme capitaliste-prolétarien, nécessité d'une haute productivité avant les réalisations révolutionnaires, caractère mystérieux et irréformable de la catastrophe. Le marxisme devient une anticipation, une vision intuitive des grèves violentes, ou, si l'on veut, il trouve en elles sa forme historique et sa vérification. Cette interprétation, issue de la pratique, y ramène, car le mythe, en exprimant la violence, l'engendre. Selon Sorel, c'est encore rester dans la tradition de Marx, dont l'originalité, imparfaitement consciente, est d'avoir fait du socialisme, au moyen de la thèse catastrophique, un « apprentissage révolutionnaire ».

Mais précisément le terme révolution désigne-t-il un apprentissage ou une réalisation ? La grève générale ne consistera-t-elle jamais qu'en un état psychologique, ou peut-elle se cristalliser en fait ? Verra-t-on une suspension concertée de travail dans toutes les professions d'un pays ?

Sorel élude le problème par deux procédés.

Chaque conflit ne serait que la partie d'un ensemble : de la grève générale même, en voie de perpétuel devenir. Peut-être en est-il ainsi dans la pensée et suivant la logique *syndicalistes*. Persuader à une troupe que chacun de ses efforts est un fragment de victoire, apparaît comme une tactique ingénieuse. Mais, pour qui observe les seuls faits, une grève partielle réalisée ne gagne pas en extension, parce qu'on la considère comme intégrée à un système de croyances (20).

Par ailleurs, il y aurait indépendance complète entre le mythe et les faits. La proposition a deux sens : 1° Il est impossible et inutile de prévoir les modalités (date, phases, caractères) qui affecteront la grève générale. Peu importe que le détail de la réalité reproduise les traits qui forment la

19. Doctrine sorélienne et marxisme. Cf. R., p. 120 : la violence est devenue un « facteur essentiel du marxisme » ; p. 189 : grève générale et marxisme se font mutuellement comprendre ; p. 195 : le mythe implique les thèses principales de Marx ; introd. p. 48 ; le socialisme a cessé d'être utopique quand Marx en a fait un « apprentissage révolutionnaire ».

20. Chaque grève est une partie, un commencement de la grève générale, R., p. 168 ; la grève générale « réalité partielle » ou seulement « produit de l'imagination populaire », p. 181 ; chaque nouvelle grève violente est commencée dans l'espoir qu'elle sera l'engagement définitif, p. 96.

représentation actuelle. 2° Le mythe peut même ne jamais susciter que des événements sans aucun rapport avec son contenu (21).

Mais, en dépit de semblables déclarations, Sorel dépasse cette attitude purement négative d'imprévision absolue. Certains de ses développements (22) et surtout sa conception d'ensemble des luttes ouvrières, le donnent, en tout cas, à penser. Les grèves générales politiques de Russie et de Belgique, dont il fait mention et qu'il critique, montrent que les cessations collectives de travail dans un but extraprofessionnel rentrent dans le domaine du possible. De plus, il parle, à plusieurs reprises, de la révolution prolétarienne, en des termes tels qu'il paraît la croire réalisable. Enfin, le mot et la notion d'épopée ouvrière, dont il fait usage pour caractériser la dynamique des conflits sociaux, évoquent une exaltation collective, mais aussi et surtout une succession de faits victorieux couronnés par un triomphe définitif.

Qu'elle se traduise par des événements imprévisibles, ou qu'elle prenne la forme d'une grève générale, la révolution est donc en liaison intime avec le mythe, qui est le ferment le plus actif de transformation sociale.

Il est aussi le seul principe efficace pour le gouvernement de la vie et la discipline des mœurs.

La société contemporaine en a un pressant besoin. A la dégénérescence bourgeoise, tout homme libre opposera l'affirmation de sa dignité et le syndicaliste mieux que quiconque, puisqu'il doit y trouver, par surcroît, le fondement d'une production très progressive.

Lutte, désintéressement, sublime composent la trilogie de l'éthique sorélienne et en indiquent la nature, le but et le moyen.

Le pessimisme (23) actif de Sorel est le désir d'une victoire

21. Le mythe pourrait ne contenir aucun élément destiné à se réaliser, il n'en conserverait pas moins toute son importance, R., p. 179.

22. R., p. 225 : « Les grandes démonstrations tumultueuses font voir que l'on n'est pas bien loin d'avoir atteint le moment où pourrait éclater la révolte armée » ; p. 166 : « Nous avons le droit d'espérer qu'une révolution socialiste poursuivie par de purs syndicalistes, ne serait point souillée par les abominations qui souillèrent les révolutions bourgeoises ». Ailleurs, S. note des facteurs de succès pour la grève générale : p. 94, « la lâcheté bourgeoise » ; p. 95, touchant la France en particulier, ses traditions et son caractère belliqueux. Cf. « l'épopée des grèves », R., Appendice II, p. 436.

23. Sur le pessimisme en général, Cf. R., *Intro.*, I, p. 12 et sq.

difficile. La morale résulte essentiellement de la croyance que le monde, dans l'ordre spirituel ou social, est divisé en deux groupes de forces antagonistes, et de la volonté de jouer un rôle actif dans ce heurt quotidien (24). Peu importe, du reste, que l'opposition soit imaginée, qu'elle n'ait que la valeur d'une interprétation arbitraire de la vie, ou qu'elle soit, au contraire, réelle, c'est-à-dire qu'elle corresponde à des intérêts divergents et trouve un fondement dans la structure de la production. Peu importe, de même, bien que l'idée soit moins explicite chez Sorel, que cette lutte soit dirigée contre nous-mêmes ou contre autrui.

Mais, pour prendre une signification éthique, ce combat incessant doit être indépendant de tout espoir de rémunération. L'acte moral n'est pas un calcul d'équivalence (25).

Il a même une toute autre source que cette raison, dans laquelle, étymologiquement, il y a compte. C'est pourquoi les systèmes logiques sont sans efficacité. Quand on étudie la décision morale, on est une fois de plus ramené aux élans affectifs qui échappent à l'analyse (26) : à l'enthousiasme et au sublime (27), mot prestigieux dont Sorel aime la résonance et qui, sous sa plume, semble désigner une frénésie intérieure, qui exprime au paroxysme, en même temps qu'elle pousse à l'extérioriser en actes, l'éminente dignité de l'être humain (28).

Ces conditions générales sont remplies par la *morale de la violence* et par la *morale des producteurs* qui, dans une étroite union, forment les deux degrés de la discipline sorelienne. La première est plus destructrice, de portée plus générale ; la seconde, plus technique et plus constructive, peut-être plus spécifiquement syndicaliste. Mais de l'une à l'autre, le ressort demeure identique ; seul, change le but.

24. « Les hautes convictions morales »... « dépendent d'un état de guerre auquel les hommes acceptent de participer », R., p. 319.

25. Cf. R., Ch. VII ; V, abandon de l'idée de l'exacte récompense, p. 377 et sq. ; le désintéressement est « la vertu secrète qui assure le progrès continu dans le monde », R., p. 384. Par opposition à l'effort mesuré par la rémunération, Cf. « l'idée du progrès indéfini », p. 377 ; « l'Individualisme passionné », p. 379 ; « l'Infinité (du) vouloir » du producteur libre, p. 378.

26. La décision morale, selon S., agit « comme un instinct », p. 317.

27. La morale des temps modernes doit présenter le « caractère du sublime », R., p. 315.

28. « Sentir et affirmer la dignité humaine » en soi et dans autrui. ПРОУДНОУ, cité par S., R., p. 315.

La violence est, *par définition*, morale (29), puisque, précisée par la grève générale, elle est l'expression d'une scission, d'une lutte qui se suffit à elle-même, en dehors de tout profit matériel, et la source d'un enthousiasme, individuel et collectif, qui pousse aux actions héroïques et rejoint le sentiment du beau.

Le mythe, qui communique des représentations et des émotions propres à la destruction de l'ordre existant, crée aussi l'état d'esprit nécessaire à une économie pleinement progressive. Les deux aspects sont intimement liés. Révolution et production requièrent de l'agent humain des dispositions analogues. De plus, la première ne peut se produire que dans un état très prospère et techniquement très avancé de la seconde.

Le prolétaire, après avoir porté ses coups sur les lâchetés et les inerties capitalistes, se tourne en quelque manière contre lui-même. Il n'épuise pas ses devoirs s'il mesure l'effort à la rémunération ou à la durée conventionnellement fixées. Sa loi est le rendement maximum en qualité et en perfection. Pour œuvrer de la sorte, le tâcheron épique de Sorel doit être soutenu par un héroïsme de l'atelier que composent le scrupule du détail et un incessant effort d'invention.

Le mythe, ferment de l'épopée de la violence, devra susciter et soutenir l'épopée de la production (30). Deux éléments de fait (31) semblent en annoncer de lointaine façon l'avènement: l'exactitude sans cesse plus stricte dans l'industrie, et qui la rapproche de l'art; l'art lui-même: anticipation du travail dans l'atelier libre (32).

29. Cf. R., Ch. VI, la moralité de la violence.

30. Cf. R., Ch. VII, la morale des producteurs; « la morale du bon travail », p. 386; « Le syndicalisme révolutionnaire est la grande force éducative que possède la société contemporaine pour préparer le travail de l'avenir », p. 377.

31. a) R., p. 379: « L'industrie moderne est caractérisée par un souci toujours plus grand de l'exactitude... Nous pouvons, ici encore, rapprocher l'industrie hautement perfectionnée de l'art »; la « probité » du révolutionnaire, du travailleur et de l'artiste.

b) R., p. 378: « On est amené à regarder l'art comme une *anticipation* de la plus haute production ».

32. S., est un *moraliste*. Le mythe donne au socialisme une « valeur morale » très « haute » et une « très grande loyauté », R., Introd., p. 39; il a un « caractère d'infinité », même référence; la violence prolétarienne est « une chose très belle et très *héroïque*; elle est au service des intérêts primordiaux de la civilisation », R., p. 130. Même si l'idée de grève générale n'avait pas d'autre résultat que « de rendre

III

Pour mesurer la solidité de l'édifice sorélien, il faut en éprouver la clef de voûte.

Y a-t-il donc un état psychologique ou un phénomène quelconque qui n'ait pas été identifié avant Sorel et que l'on puisse, après lui, désigner du nom de mythe ? L'auteur des « Réflexions » aurait-il, en science sociale, découvert un cycle nouveau ? L'innovation terminologique correspond-elle à une originalité véritable ?

Il est toujours dangereux de dévier des mots du langage familier ou technique (33). Mais le choix d'un vocable nouveau ne s'imposerait-il pas ? Le mythe ne peut être ramené à l'image motrice individuelle et passagère. Exemple : un travailleur, en cours de tâche, pense à ses enfants et tire, de cette présence intérieure, un stimulant momentané. Le mythe ne saurait pas davantage être assimilé aux images motrices collectives, mais non durables. Exemple : un tribun rend pour quelques heures, si présent à un groupe d'individus, le tableau des injustices sociales, qu'il déchaîne le pillage et le meurtre. A ces classes de représentations, le mythe s'oppose par son double caractère collectif et permanent.

Mais alors, n'est-il pas assimilable à la croyance ? Elle aussi est complexe : mode de connaissance, état affectif, activité virtuelle. Elle aussi peut être partagée par tous les membres d'une collectivité donnée et devenir habitude, c'est-à-dire se consolider dans la durée. Pourtant, si, après s'être imprégné de la pensée sorélienne, on tente l'expérience de remplacer « mythe de la grève générale » par « croyance en la grève générale », on est gêné dans l'exposé du système, et l'on constate que l'expression nouvelle n'est pas exactement superposable à l'ancienne. Elle a le tort de rompre trop nettement la continuité, qui existe en réalité et que Sorel tient pour

plus *héroïque* la notion socialiste », elle présenterait déjà une valeur inappréciable, R., p. 202. Le socialisme est : « une vertu qui naît », p. 351, 2. « C'est à la violence que le socialisme doit les hautes valeurs morales par lesquelles il apporte le salut au monde moderne », p. 389.

33. Sens familier : « ce qui n'a pas d'existence réelle » (LITTRÉ). Sens technique (histoire des religions) : « légende localisée en des régions et en des temps hors de l'atteinte humaine et à personnages divins », à côté de la fable, du conte, de la légende stricto sensu. Cf., notamment, A. VAN GENNEP, *La formation des légendes*, Flammarion, 1917, p. 22.

essentielle, entre la représentation et le fait extérieur au sujet.

Par là, on touche au nœud du problème. Le terme mythe ne désigne pas un phénomène psychologique inédit ; il exprime des ensembles de croyances ou de représentations. Il appartient au « langage de mouvement », c'est-à-dire à *une nomenclature qui, par sa structure même, est susceptible de provoquer des émotions et des actes dans un sens déterminé.*

D'où deux conséquences :

1° Le mot mythe dans l'acception sorélienne doit être banni du vocabulaire de la science. Celle-ci ne peut user que de notions précises, logiquement déterminables et sans résonance sentimentale.

2° L'originalité de Sorel est surtout verbale. Le mot qu'il démarque promet beaucoup plus que ne donne la notion qu'il construit. L'analyse laisse ce résidu : un ensemble de croyances ou représentations motrices et durables (psychologie générale), conditionnées par le mode de production et la position économique de l'agent (déterminisme marxiste).

Le mythe est-il l'image exacte de la psychologie ouvrière ? Par là, on entendrait un système stable et généralisé à l'intérieur de la classe, de jugements soit explicités, soit sous forme inconsciente de sentiments et de modes d'agir. Touchant l'existence de ce complexe, on trouve beaucoup d'affirmations, à priori, et de constructions finalistes, très peu de recherches expérimentales (34). Les tendances des salariés manuels varient sensiblement selon les milieux (anglo-saxons, latins), les époques, l'espèce de travail (agricole, industriel), la profession, la nature du sujet (militant, masse). C'est une question — et qui n'a pas encore été traitée expérimentalement — de savoir si et dans quelles mesure, demeure, au milieu de ces diversités, un minimum essentiel, un *résidu* psychologique qui serait la conséquence du poste productif de l'agent.

Force est donc de supposer cette question résolue pour déterminer si le mythe est véritablement prolétarien.

Il ne l'est pas en tout cas par sa forme doctrinale. Vocabulaire, procédés d'exposition, rien n'est issu de l'atelier, rien

34. *La psychologie ethnographique et la psychologie des groupes sociaux* sont deux domaines quasi-inexplorés. On parle trop souvent — comme de réalités déterminées et bien connues — de la psychologie d'un peuple ou d'une classe.

n'y conduit. Ces raisonnements intuitifs sur un fonds d'érudition, ces emportements d'homme de cabinet à qui la colère ne fait pas omettre la référence, ces sinuosités troublantes, d'une philosophie anti-intellectualiste, ne sauraient, sauf exceptions, être appropriées par un prolétaire, au sens marxiste du mot.

Au moins, le peu qu'on connaît des croyances, des sentiments et des modes d'action du salarié manuel correspond-il au contenu du mythe sorélien : lutte et désintéressement ?

La notion de l'antagonisme actif des classes semble, en effet, très répandue dans les masses ouvrières. En revanche, le sens de la continuité dans l'effort y est peu puissant. Combattre pour les générations à venir n'est pas la préoccupation de l'homme d'aujourd'hui, et l'on ne remarque pas que l'ouvrier fasse exception. La représentation des concessions immédiates, du mieux-être tout proche, du franc de salaire supplémentaire à obtenir, de l'heure de travail à esquiver est un mobile puissant dans un très grand nombre de grèves de la période contemporaine. Cette hiérarchie des valeurs, voisine de la dilection bourgeoise pour la vie douillette, est aux antipodes de l'ascétisme sorélien.

Le mythe, qui n'est pas une expression de l'âme prolétarienne, coïncide-t-il avec la pensée marxiste ? La réponse doit être nuancée.

Marx a des prétentions descriptives (35). Ses thèses principales ne constituent pas, à proprement parler, des systèmes de jugements de valeur et de règles. Il a dessein de mettre au jour les éléments du capitalisme ou de l'évolution qui doit le transformer. Quand il expose le mécanisme de la plus-value, il souligne que l'origine du mal réside moins dans l'activité du capitaliste qui se borne à profiter d'un état de choses, que dans les lois de l'échange. Lorsqu'il dénonce les germes de transformation que recèle l'économie actuelle et qui la conduiront un jour à la phase collectiviste, il se défend de rédiger un programme, mais pense déduire avec rigueur

35. Cf. Préface de la 1^{re} édition du *Capital*, trad. MOLITOR, t. I. « Ce que je me propose d'étudier dans cet ouvrage, c'est le mode de production capitaliste et les conditions correspondantes de la production et de l'échange », p. LXXVII. Marx rapproche son attitude de celle du « physicien ». « Moins que toute autre, ma conception, qui voit dans le développement de la formation économique de la société un *processus naturel*, ne peut rendre l'individu responsable d'une situation dont il reste socialement le produit. », p. LXXX.

le futur du présent. On peut bien dire qu'il fournit des interprétations tendancieuses et que l'action dramatique de ses tableaux d'histoire, ses formules et ses visions, communiquent à son œuvre une valeur de propagande. Mais Marx ne fait point passer cet aspect de ses efforts au premier plan, et l'observation sociale reste sa principale préoccupation.

Sorel adopte une attitude très différente. Par une de ces souplesses d'interprétation qui rentrent dans sa manière, il estime que la découverte du réel et l'action peuvent être conduites simultanément par les mêmes procédés. Un langage propre à susciter des émotions et des actes pourrait en même temps être employé pour donner l'intelligence exacte d'un milieu et d'une évolution. Par là, les deux méthodes du « Capital » et des « Réflexions » sont sensiblement divergentes. De Marx, deux courants, souvent mêlés, sont issus : l'un de perfectionnements théoriques, l'autre d'adaptations pratiques. C'est dans le deuxième, qu'il faut classer les interprétations soréliennes.

Sorel s'est efforcé d'établir une *continuité* entre le marxisme et le syndicalisme révolutionnaire. Sans doute, on retrouve bien, *en gros*, les principaux traits de la première discipline dans la seconde, mais estompés, dépouillés de leur rigueur, présents d'une présence surtout nominale. Toutes deux sont étirées jusqu'à jonction.

Aux réserves sur l'orthodoxie prolétarienne et marxiste du mythe, on peut joindre des doutes touchant sa valeur comme discipline éthique.

Tandis que toute morale est traditionnellement une règle universelle, celle-ci affirme sa *spécialité*. Elle concerne le seul prolétariat. On veut un capitaliste féroce, dominé par la recherche du gain et des satisfactions matérielles. Mais la bourgeoisie, elle aussi, n'aurait-elle pas besoin de quelque exhaussement spirituel ? La réponse est que l'état présent est transitoire. Dans l'atelier libre qui sera la société de demain, les exploitants se moraliseront en disparaissant *en tant que bourgeoisie*. — Les *individus*, les êtres organiques, demeureront. On verra se volatiliser les *personnes*, c'est-à-dire les droits et les groupes d'habitudes, de préjugés, de tendances qui forment actuellement le type social du bourgeois. Sans parler du tracé de cette évolution qui semble tenir très peu compte des résistances de la matière humaine, on peut s'étonner que, présentement, le devoir d'un individu soit dicté

par son poste dans la production et que, à deux places différentes dans le processus économique, correspondent deux obligations morales, sans aucun rapport l'une avec l'autre. On ne peut, en effet, trouver ici, à la pensée de Sorel, que deux significations : ou bien, dans la phase que nous vivons, la bourgeoisie ne doit avoir, du point de vue syndicaliste, aucune morale; ou bien sa morale doit lui être dictée par un mythe de même nature que le mythe ouvrier, issu comme lui du milieu, celui de la lutte industrielle, par exemple. La morale sorélienne est spéciale dans les deux cas : dans le premier parce qu'elle néglige tout un groupe social, dans le second parce qu'elle formule des principes d'actions contradictoires et obligatoires pour un individu, du seul fait qu'il se trouve dans telle ou telle catégorie visée.

Au reste, l'impératif formulé manque complètement de précision. Toute éthique efficace est un commandement précis. Dans la mesure seulement où les intérêts et les passions ne peuvent pas l'interpréter tendancieusement, elle a une importance et donne des résultats. Or, le mythe sorélien, manifestement, ne vaudra que ce que vaut l'âme dans laquelle il est infusé. Plus que tout autre, il est susceptible de déchaîner les pires instincts, de donner carrière aux jalousies mesquines et aux basses vengeances, tant il est facile de diriger la violence contre autrui et malaisé de la tourner contre soi.

L'épreuve des faits vérifie cette proposition. En même temps elle souligne les contradictions et les utopies que recèle la notion de révolution sociale chez Sorel et que l'analyse du reste suffirait à dénoncer.

Le bouleversement doit être irréformable, sans aucun rapport avec l'économie actuelle et impliquer l'impossibilité d'un retour en arrière. Il est, par ailleurs, imprévisible quant à ses modalités. Mais ces limites une fois marquées, l'auteur des « Réflexions » se hâte de les oublier et son livre ne s'achève pas, qu'elles ne soient franchies. Quand il construit, sur le plan de l'avenir, l'atelier libre, il va trop loin. C'est faire, selon sa logique, besogne inutile. De plus, qui l'assure que sa mystique du travail est appelée à régir les activités ? Un bouleversement technique ne pourrait-il pas surgir soit pour la modifier, soit pour lui en substituer une diamétralement opposée ? Selon Sorel, en effet, le développement de l'individu s'opère *par, dans* le travail. Pouvons-nous garantir

qu'il en sera toujours ainsi ? Ne devons-nous même pas affirmer que ce stade tend à être dépassé ? Lorsque la rationalisation est poussée à l'extrême, lorsque le travail de l'ouvrier se réduit à la répétition mécanique d'un groupe de mouvements, lorsque la machine impose son rythme à l'activité humaine au lieu de le recevoir d'elle, l'épanouissement physique, intellectuel et moral du prolétaire ne doit-il pas être poursuivi *en dehors* du labeur quotidien et même, dans une certaine mesure, *malgré* ses exigences ? Donc, Sorel, à son insu, fut prophète. Et comme on ne saurait prévoir ni même penser avec une autre expérience que celle du milieu où l'on vit, il se trouve démenti par l'évolution qu'il prétendait inscrire dans ses méandres dialectiques.

Il exagère du reste la valeur motrice du mythe. Sans doute, contre un obstacle, l'activité s'exaspère. Représenter à une catégorie d'individus qu'ils sont pris dans un antagonisme résultant du milieu, c'est stimuler cet *instinct combatif* ou *de contradiction* qui réside dans chacun de nous. Le phénomène de la réaction appartient à la physiologie des organismes comme à la psychologie des volontés.

De plus, dans le cas présent, cette notion de lutte servira de centre d'attraction à une série de rancunes et de haines qui ont pris origine soit dans l'activité professionnelle, occasion de heurts nombreux, soit dans la vie sociale fertile en injustices proprement dites ou en menues vexations.

Enfin, l'idée d'un combat définitif, d'une lutte finale peut, en créant l'impression ou l'illusion que les efforts présents sont les derniers, relever les défaillances et surexciter les courages.

Mais, en dépit de ces constatations, deux importantes restrictions doivent être faites :

a) Le mythe est très diversement efficient selon les époques et surtout selon les pays. Sorel constate que les traditions nationales jouent un grand rôle (36).

b) Souvent, la lutte *per se* enthousiasme médiocrement les classes laborieuses. On obtient, par contre, facilement des résistances acharnées ou des offensives vigoureuses pour une diminution des heures de travail ou une augmentation de salaire, c'est-à-dire lorsque l'intérêt personnel de l'ouvrier est en jeu. Quelque classe que l'on étudie, la considération du

résultat, que bannit Sorel, est, pour la moyenne, le mobile prépondérant de toute activité volontaire.

A ces illusions généreuses, se joint la croyance en la possibilité d'une violence spécifiquement prolétarienne. Or l'histoire, dont la trame est faite d'actes violents au sens courant du mot, n'a jamais enregistré un seul cas concret qui répondît aux idées de l'auteur des « Réflexions ». Le bouleversement russe (37), par exemple, fait antithèse sur tous points avec la construction syndicaliste. On y connut cette comédie judiciaire qui répugnait tant à Sorel : tribunaux spéciaux, armée et police révolutionnaires, exécutions après jugements. Les dirigeants du parti bolcheviste sont presque tous des intellectuels originaires de la bourgeoisie. L'ouvrier industriel ne représente qu'une faible part des masses populaires. Peu de luttes directes, comportant de grands conflits héroïques, où le soldat fait le sacrifice de soi. Un historien impartial a pu insister sur la cautèle, la duplicité, « l'amoralité » de la politique soviétique. Il arrive que les armées révolutionnaires se rendent ou se dispersent. Au combat proprement dit, les bolcheviks préfèrent la surenchère ou encore les « conversations » : on envoie chez l'adversaire des délégations d'agitateurs, chargées d'entamer son moral ou sa solidarité. Le pillage apparaît comme la phase la plus intéressante de la lutte. Ce n'est point par de hautes idées morales que le bolchevisme gagne les travailleurs, mais en leur

37. Toutes réserves faites quant à l'impartialité des documents publiés sur la Russie soviétique, Cf. *la Terreur rouge en Russie*, S.-P. MELGOUNOV, Payot. Voir aussi le petit livre déjà ancien de E. Antonelli, *la Russie bolcheviste*, Grasset, 1919. « Parmi les bolcheviks eux-mêmes, tous les militants sont des intellectuels... aucun ne vient du peuple », p. 23. L'assertion est vérifiée par une étude biographique rapide des principaux chefs du parti. L'élément ouvrier « n'a représenté jusqu'à l'époque contemporaine qu'un infime élément des masses russes », p. 26. L'auteur réagit contre le préjugé selon lequel le bolchevisme se serait imposé par la seule violence; il a su, au contraire, manœuvrer les masses par la ruse et par la politique, « politique tour à tour cauteleuse et violente, faite de fourberie, de trahison, de duplicité, pour devenir brutale et tyrannique au moment propice », p. 93. « La caractéristique de la politique bolchéviste vis-à-vis du peuple, ce n'est pas la brutalité, mais l'amoralité », p. 96. Quant au désintéressement prolétarien cher à S., les historiens du bolchevisme notent qu'il ne faut pas le chercher dans les masses russes. « Le véritable moteur dont les Soviets se sont servi... c'est... l'exploitation et la jouissance immédiate de la classe prolétarienne », GME et RISR, *Histoire des Doctrines*, p. 772, article de M. RISR sur le bolchevisme. « La masse russe poursuit uniquement des avantages matériels de classe », *op. cit.*, p. 34.

donnant, ou au moins en leur promettant, des avantages matériels immédiats. Seuls quelques exaltés espèrent entrer un jour dans le paradis de Lénine, phase de communisme intégral, qui doit succéder à la dictature du prolétariat. Enfin les agissements des chefs bolcheviks se sont développés selon un plan politique avisé et souple, sans rien de cette spontanéité qui devait caractériser les explosions prolétariennes.

Plus contradictoire encore à l'analyse et moins vérifiée par l'événement est cette idée, essentielle pour Sorel, que la violence syndicaliste doit être enfermée dans certaines bornes, et qu'elle est soumise en fait spontanément à une *self-limitation*. Le prolétaire soulevé saurait se garder des « abominations » qui sont l'œuvre des révolutionnaires idéalistes, mystiques de l'idée, esclaves d'un programme rationnel, logiques jusqu'à la férocité. Dès la victoire obtenue, selon le code guerrier, il ménagerait les vaincus. Du reste, au delà d'un certain point, la violence peut être dangereuse pour la « moralité » comme pour le « progrès économique ». Il convient de souhaiter des « conflits courts et peu nombreux » accompagnés d'un minimum de « brutalité » (38).

Toutes ces propositions sont assez difficiles à concilier avec l'affirmation que la violence est morale, voire même esthétique en soi. S'il en est ainsi, pourquoi lui assigner des bornes? Surtout, à quel critérium reconnaîtra-t-on qu'elle concourt à la noblesse et à la beauté du monde ou, au contraire, à sa régression morale et à sa désorganisation technique? Cette proportion une fois fixée, à supposer qu'elle pût l'être, par quels moyens la faire respecter? Car l'expérience montre que jamais la violence, de quelque étiquette qu'on la décore, ne s'apaise en s'assouvissant. La révolution russe, qui s'est proclamée prolétarienne, a connu, comme les autres, les représailles après la victoire, les basses vengeances sur l'ennemi acculé, les persécutions acharnées contre les faibles du moment. Enfin, si les actes violents se réduisent à des vexations mesquines ou à de l'acharnement contre un ennemi désarmé, osera-t-on dire qu'ils conservent cette barbare grandeur que l'auteur des « Réflexions » se plaît à leur attribuer?

38. R., p. 279: Le socialisme peut-être « parfaitement révolutionnaire, encore qu'il n'y ait que des *conflits courts et peu nombreux* »; p. 283: « Les propagandistes de la grève générale... travaillent à rendre le maintien du socialisme compatible avec le moins de brutalité possible ».

Ce n'est pas un des moindres paradoxes inclus dans l'œuvre de Sorel que cette construction d'une doctrine de la violence et de l'instinct par un rationaliste très peu homme d'action. Tant que la grève générale n'est qu'une *frénésie intérieure*, Sorel est à son aise. Il livre peut-être sa plus plus secrète pensée quand il avoue incidemment que le mythe n'a jamais empêché ceux qu'il fanatisait de remplir leurs « occupations normales » (39). Voilà le bout de la chaîne. La fonction essentielle du mythe est de donner à la vie un *coefficient d'héroïsme*. Au delà, le danger apparaît et l'homme de cabinet, timide devant l'acte, ajoute : « il n'est point nécessaire qu'il y ait un grand développement de la brutalité et que le sang soit versé à flot » (40).

IV

L'analyse d'un système social, au point de vue de son contenu, doit être complétée par l'étude de son infra-structure, c'est-à-dire de la philosophie générale qu'il implique, et par l'examen des procédés logiques qui ont servi à son élaboration.

Quand on applique cette méthode à Sorel, on voit que sa pensée est le lieu de rencontre et d'antagonisme de trois courants philosophiques.

Tantôt, le fait y est conçu comme un datum extérieur au sujet et réagissant sur lui. Par exemple, les conditions de la production capitaliste engendrent la lutte des classes, qui éveille, chez le prolétaire, le mythe, qui, à son tour, provoque les actes de violence libérateurs. L'agent est, dans ce cas, soumis au milieu d'où lui viennent ses images et ses idées, ses émotions et ses sentiments, enfin, par contre-coup, ses actes. Pour la commodité de l'analyse, on peut appeler cette première attitude *le déterminisme sorélien*.

Mais une toute autre tendance voisine avec celle-ci. Le fait peut être considéré comme un phénomène *actif*. Pour l'intellectualiste, il y a un ordre préexistant à la recherche humaine que l'intelligence constate. Pour le pragmatiste, la décou-

39. « Nous savons que ces mythes sociaux n'empêchent d'ailleurs nullement l'homme de savoir tirer profit de toutes les observations qu'il fait au cours de sa vie et ne font point obstacle à ce qu'il remplisse ses occupations normales », R., p. 177.

40. R., p. 273.

verte est création. Le fait n'est plus indépendant du sujet, mais modelé par lui. La science consiste à forger un instrument qui permette de se mouvoir dans la réalité. La vérité, en conséquence, peut être relative à un milieu, à une classe, par exemple, puisqu'elle n'est que l'élaboration de moyens propres à diriger adéquatement l'action. Telles sont bien aussi les vues de Sorel. Pour lui, la lutte des classes, la grève générale n'ont pas d'existence indépendante du sujet qui les pense et qui les vit. En s'appropriant le mythe, le syndicaliste atteint la réalité parce qu'il la crée. On pourrait réserver à cette seconde philosophie le nom de : *pragmatisme sorélien*.

Enfin, l'analyse isole un dernier courant de pensée. Le réel peut être considéré comme extérieur au sujet et indépendant de lui. On peut admettre que les efforts de la raison discursive sont impuissants à l'atteindre, mais que l'intuition seule l'étreint. Et cela est susceptible encore de deux interprétations. Bergson estime qu'il y a une connaissance métaphysique au delà de la connaissance scientifique ou intellectualiste, et que le premier de ces domaines est accessible au seul effort intuitif, c'est-à-dire à une sorte de torsion de l'intelligence sur elle-même. Mais il reste sur le plan de la connaissance et ne s'occupe pas de l'action. — Sorel, par contre, semble tenir l'intuition à la fois comme une source de connaissance et comme une discipline d'action. Cette extension très particulière et peu orthodoxe d'une des plus célèbres philosophies antiintellectualistes pourrait être désignée sous le nom d'*intuitionisme sorélien* (41).

Or, il est clair que ces philosophies ne sont pas réductibles l'une à l'autre. Si l'on admet que l'individu est déterminé par le milieu, on ne peut pas soutenir en même temps qu'il le transforme, ou mieux, le crée au gré de son action. Si l'intuition doit être placée à l'origine de toute pensée et de toute activité, il ne faut plus parler d'emprise exclusive du monde extérieur.

41. L'influence de Bergson sur Sorel est certaine, R., *Introd.*, p. 40 et sq. : le moi extérieur et le moi interne. R., p. 173 : connaissance totale et analyse ; p. 174 : le mouvement tout indivisé ; p. 181 : l'unité dans la philosophie bergsonnienne, p. 188 : « l'expérience intégrale ». Mais les constructions de S. sont des *déformations* de Bergson : notamment elles transposent sur le terrain de l'activité, ce qui a été élaboré touchant la connaissance. Aussi, nous semble-t-il, c'est surtout au *pragmatisme* que S. se rattache.

Ces conflits sont d'autant plus inquiétants que Sorel, loin de s'effaroucher de l'obscurité, semble la considérer comme naturelle et estime qu'elle peut être d'une grande importance pour « donner de la force à une doctrine ». On peut même se demander si tout cet appareil antiintellectualiste a d'autre fonction que de soustraire la pratique syndicaliste au contrôle de la logique commune (42).

Ainsi, l'analyse en profondeur, pas plus que l'examen détaillé, ne donne de solution positive. Elle fonde à penser que Sorel lui-même n'a pas fait un choix conscient entre les philosophies contradictoires que son œuvre implique.

Les procédés de raisonnement dont il use prêtent du reste naturellement à toutes les confusions.

C'est d'abord l'analogie, que l'on a dénoncée avec raison, comme le péril des sciences sociales. Appliquée à l'histoire, elle est une source de généralisations hâtives et d'erreurs. Sorel, par exemple, est condamné par sa propre logique, quand il rapproche les mythes chrétien, révolutionnaire et syndicaliste. Le dernier — c'est son caractère propre, en même temps que la garantie de son orthodoxie marxiste — a un fondement économique qui fait défaut aux deux autres. Les soldats de la liberté ne forment pas une classe. Le mythe satanique, répandu au Moyen Age dans toutes les catégories sociales, était particulièrement agissant chez les réguliers, troupes d'assaut du catholicisme. Or, précisément, pour Sorel, le militaire et le prêtre ne participent pas à la production et, par conséquent, n'appartiennent à aucune classe.

L'équivoque est aggravée par l'emploi constant de notions à *forme appréciative*. Nous n'en voulons qu'une preuve. Sorel croit fermement au droit de la guerre, alors que, de toutes les matières susceptibles de réglementation juridique, c'est peut-être celle qu'il est le plus difficile de circonscrire et de sanctionner. Ou plutôt, sa position est — dans la forme — un

42. Cf. « Je refusais ainsi toute discussion avec les gens qui veulent soumettre la grève générale à une critique de détail et qui accumulent les objections contre sa possibilité pratique », R., introd., p. 34 ; « Je voulais écarter tout contrôle de la philosophie intellectualiste », même référence, p. 35 ; « Quand on se place sur ce terrain des mythes, on est à l'abri de toute réfutation », R., p. 49. On réfute un système d'assertions en démontrant qu'il est inadéquat au réel ou sans cohérence interne. Mais un groupe spontané d'images s'imposerait comme une donnée. Or, S., lui-même, note qu'il y a eu rarement des mythes parfaitement purs de tout mélange utopique, c'est-à-dire rationnel, R., introd., p. 45.

peu différente. Les violences inutiles, le pillage, les sévices infligés aux vaincus, etc..., *ne sont pas des faits de guerre*, mais des manifestations de férocité. En d'autres termes, la guerre, par nature, serait une « grande et effroyable action » (43), caractérisée par un certain nombre de traits : 1° croyance, chez le soldat à l'éminente dignité du métier des armes; 2° sentiment de la gloire; 3° désir de l'épreuve; 4° enthousiasme pour l'effort considéré comme une fin en soi. A cette *conception héroïque*, s'oppose la *conception industrielle* de la guerre, dans laquelle les conflits armés sont une source de profits. Entre les deux, Sorel choisit la première et s'y réfère constamment, sans prendre garde que toute guerre *réelle, historique*, est une occasion de férocité et dévoile ce tréfonds ténébreux où l'appétit de jouir rejoint le goût malsain de la souffrance d'autrui, et sans remarquer, par conséquent, que définir la guerre un acte noble, c'est *former un vœu et non décrire un ensemble de cas concrets*.

Il apparaît donc qu'en dépit des protestations d'originalité, des affirmations tranchantes et des brutalités voulues d'expression, on se trouve en présence d'un vaste ensemble de *réussites dialectiques* au profit de la pratique syndicaliste. En fin d'analyse, on obtient ce résidu élémentaire : la grève générale est un procédé. Enrobée d'analogies historiques, placée dans l'éclairage favorable de philosophies antiintellectualistes, elle prend d'autres valeurs. Elle formerait l'explication centrale d'une époque historique et de la psychologie d'une classe : elle serait une discipline efficace d'action.

43. La guerre « grande et effroyable action », R., p. 168. « La guerre faite au grand jour, sans aucune atténuation hypocrite, en vue de la ruine d'un ennemi irréconciliable, exclut toutes les abominations qui ont déshonoré la révolution bourgeoise du dix-huitième siècle », R., Appendice II, p. 435. Sur les deux conceptions héroïque et « industrielle » de la guerre, R., p. 246. La guerre fait appel à « l'honneur », R., Appendice II, p. 435. « Le vrai droit de la guerre défini par PROUDHON... », R., Appendice III, p. 453.

La notion sorélienne de *violence* elle-même est, comme nous l'avons vu plus haut, appréciative. Au lieu d'exprimer le réel, elle implique un certain nombre de qualités (désintéressement, spontanéité, self — limitation) que l'auteur *construit*, mais que la simple observation ne lui fournit pas.

Enfin, S. adopte bien la conception marxiste de la *classe*, mais il *attribue*, de plus, au prolétariat la fonction de *régénérer* le monde. Les ouvriers forment une sorte de « classe élue ». C'est ce que V. PARETO exprime sous une autre forme en disant qu'il y a, dans S., un croyant dans la divinité du prolétariat.

L'habileté de la présentation masque les raccords. Entre le marxisme pur et la pratique syndicale, entre les phases historiques de la psychologie humaine, entre l'art anticipation de la production libre et l'activité industrielle, plus généralement entre la croyance et le fait, entre l'expression et l'action, une même continuité parfois réelle, plus souvent artificiellement construite, est affirmée.

Hérissée de contradictions logiques et enveloppée d'une obscurité réelle, cette œuvre exprime moins un système social qu'un tempérament et un milieu. C'est son âme en révolte contre les mesquineries sociales et éprise par-dessus tout de noblesse morale que Sorel, souvent avec éloquence, décrit. C'est elle aussi qu'il voudrait insuffler à l'ouvrier pour en faire le dernier des preux. Les « Réflexions » sur la violence sont un code de chevalerie à l'usage de l'ouvrier *latin* (44).

Mais les mythes ne sauraient prévaloir contre la conduite rationnelle de l'action.

Il ne nous semble pas qu'une éthique puisse surgir de constatations indifférentes. *L'impératif n'est pas réductible au fait* ; mais il doit être élaboré à partir de lui. Puis, il faudra toujours recourir aux facteurs affectifs, mais après avoir pris rationnellement conscience du but. Pour réaliser le moindre mal dans le monde, l'humanité n'a pas trop de toutes les forces unies de la réflexion et de l'enthousiasme.

François PERROUX,

Chargé de Cours à la Faculté de Droit.

44. Encore y a-t-il lieu de noter, ici, un antagonisme de plus. Sorel adhère à des notions très latines d'origine, comme celle de *droit* ; il suppose chez les prolétaires un héroïsme, un esprit de sacrifice enthousiaste qui sont dans la tradition des pays latins. Mais il emploie une méthode antiintellectualiste, il professe une confiance dans l'instinct et dans l'intuition qui sont bien éloignées du rationalisme de la tradition gréco-latine.

NOTES ET IMPRESSIONS AU COURS D'UN VOYAGE MÉDICAL EN ITALIE

A la fin du mois de septembre dernier a été tenu à Naples le XII^e Congrès National de Médecine infantile. Dans une pensée aimable et généreuse, le Comité directeur de ce Congrès avait envoyé à cinq médecins étrangers des invitations pour y assister. J'ai eu l'honneur d'être prié d'y prendre part. J'ai été fort intéressé par ce que j'ai pu voir dans le domaine médical. Il m'a semblé utile d'exposer brièvement dans cette Revue quelques impressions puisées au cours de ce voyage.

c

Le Congrès a eu pour siège cette ville admirable qu'est Naples. Déjà, en 1890, les médecins d'enfants avaient été conviés à une semblable réunion. De 1890 à 1927, la grande Cité a eu, pour diriger l'important service de Clinique infantile, des noms illustres : Concetti, Mya, Fede. Le Congrès actuel a été présidé par notre collègue Rocco Jemma, Professeur de Clinique infantile à l'Université de Naples. Notre éminent ami est bien connu dans le monde de la Pédiatrie. Il a commencé ses études à Gênes, puis il les a perfectionnées dans des services parisiens de médecine infantile, tels que ceux de MM. Grancher, Hutinel, Marfan, Jacquet. Sa carrière universitaire a débuté à Palerme. Puis, en 1913, il a été appelé par la Faculté de Médecine de Naples. On sait, en effet, que, en Italie, les

chaires des Facultés de Médecine ne sont pas occupées de façon définitive et « pour la vie entière » par leur titulaire. Au moment d'une vacance de chaire, tel professeur qui s'est signalé à l'attention de ses collègues peut être spécialement, personnellement, demandé par eux ; ou bien un concours spécial sur titres est institué. C'est la première manière qui fut employée par la Faculté de Naples pour installer R. Jemma dans la chaire devenue vacante par la mort de Fedè.

Depuis son arrivée dans ce nouveau poste, le Professeur Jemma s'est distingué par une activité scientifique considérable. Il a publié d'importants travaux dans divers domaines : Etudes de maladies générales, telles que fièvre typhoïde, coqueluche. Il a orienté ses recherches dans plusieurs branches, où il a apporté une contribution personnelle de la plus haute importance, particulièrement dans ces deux maladies spéciales à la région méditerranéenne : la fièvre de Malte (fièvre méli-tensique) et la leishmaniose. Une variété de cette dernière (kala-azar) sévit beaucoup à Naples et dans ses environs, particulièrement sur les flancs du Vésuve. Le Professeur Jemma a appliqué ses dons d'observation dans ce domaine : et il a contribué à guérir, par une médication spéciale, nombre d'enfants atteints de cette redoutable maladie. Il est le fondateur et le directeur actif d'une Revue fort importante : *La Pediatria*, qui compte parmi les journaux les plus estimés du royaume italien. Cette revue publie des mémoires originaux et des analyses variées, intéressantes, de divers travaux étrangers. M. Jemma a formé un grand nombre de praticiens. Quelques-uns de ses élèves ont passé un temps souvent long à étudier auprès de lui et sont devenus actuellement, à leur tour, professeurs : M. Caronia, à Rome ; M. di Cristina, à Palerme ; M. Cannata, à Messine ; M. Maggiore, à Bari ; M. Nasso, à Pérouse. Il a demandé et obtenu la construction à Naples d'une clinique non encore terminée, mais dont la disposition intérieure, les locaux offriront toutes les ressources nécessaires à l'enseignement et à l'hospitalisation.

Le Professeur Rocco Jemma a su déployer pour l'organisation de ce Congrès une activité féconde. Aidé de ses collaborateurs, MM. Vaglio, Auricchio, Fabris — qui ont été à la peine et qu'il convient de citer à l'honneur —, il a obtenu un grand succès, car beaucoup des applaudissements qui ont accueilli l'ouverture des séances s'adressaient à sa propre personne, si estimée par tous. Il a, en outre, pu constater par

lui-même que cette manifestation scientifique a été fort appréciée par tous ceux qui y ont participé.

c

Le Congrès a réuni environ 250 adhérents venus de toutes les régions de l'Italie, les îles de Sicile et de Sardaigne y étant représentées. J'ai été frappé par le nombre et la qualité des communications. Elles ont occupé plusieurs séances, car 271 orateurs étaient inscrits et il a été nécessaire de les grouper en sections et sous-sections pour permettre l'exposé de chacune d'elles. Beaucoup de sujets ont été traités. Il serait trop long de les énumérer. Je signalerai seulement, à titre de nouveauté et répondant aux investigations modernes, une série importante de communications sur les rayons ultra-violetts. Nos collègues transalpins fouillent en tous sens ce domaine. L'Italie du Nord s'en occupe beaucoup, à ce point que, récemment, a été fondée à Milan une Revue spéciale d'Actinothérapie ultra-violette.

Le Comité avait organisé quelques visites intéressantes dans des établissements de la ville de Naples : écoles de plein air, hospice des enfants assistés, préventorium pour enfants issus de tuberculeux et non contagionnés eux-mêmes, hôpitaux pour enfants atteints de formes chirurgicales ou articulaires de tuberculose, quelques-uns admirablement situés dans la banlieue de la ville, particulièrement sur les flancs du Pausilippe où, le plus souvent, ils sont inondés de soleil.

Les membres du Congrès se sont également rendus à la station thermale d'Agnano si riche en eaux, vapeurs, bains médicamenteux, d'autant qu'elle est établie sur l'emplacement même d'un vaste cratère complètement éteint. Elle appartient à cette zone dite des Champs Phlégréens qui, ainsi que le disait récemment le Professeur Sgobbo, attendent « leur renaissance et la valorisation du riche patrimoine hydrologique, climatique et historique qu'ils représentent ». Cette plaine est située à l'ouest de Naples, entre le Pausilippe, Cuma et la chaîne de Procida. Il existe là des terrains d'une grande richesse thermique et chimique. Un Comité provincial et communal est constitué pour permettre à cette région d'être utilisée médicalement plus que cela n'a été réalisé jusqu'ici. L'Italie, où abondent les volcans, est fort riche en ressources thermales. Les médecins savent de quel secours seront pour eux ces terrains

à l'avenir et ils s'emploient activement à les mettre en valeur.

Une séance fort intéressante du Congrès a été consacrée à l'exposé des résultats obtenus par l'Œuvre nationale de l'Enfance. Cet exposé a été fait, dans des termes clairs et précis, par le Professeur Francesco Valagussa, commissaire technique du Gouvernement. La loi du 10 décembre 1925 a été instituée pour combattre la mortalité et la morbidité infantiles, pour coordonner les efforts jusque-là épars dans les diverses régions ou provinces, pour « combler, a-t-on dit, les déplorables lacunes qui existent dans la chaîne des œuvres d'assistance dont la continuité est un élément indispensable de succès ». Elle a reçu le titre de « Loi pour la protection et l'assistance de la Maternité et de l'Enfance ». Elle constitue un organisme d'une portée considérable et, comme cela ressort lumineusement du rapport fait par M. Valagussa, elle a déjà rendu dans le domaine de l'enfance d'éminents services. Les principes, l'objet, le fonctionnement de cette loi sont exposés dans un opuscule de 120 pages et ne comprennent pas moins de 238 articles. Elle a été élaborée par MM. Federzoni, Blanc et Valagussa.

Elle a pour but principaux :

1° La protection et l'assistance des femmes encéintes, ainsi que des mères nécessiteuses ou abandonnées ; la protection et l'assistance des enfants après le sevrage jusqu'à l'âge de cinq ans, appartenant aux familles pauvres ; la protection et l'assistance des enfants physiquement ou psychiquement anormaux, des mineurs matériellement ou moralement abandonnés, détournés ou délinquants, que cette loi fait surveiller jusqu'à dix-huit ans accomplis.

2° La diffusion des règles et des méthodes scientifiques d'hygiène dans les familles, dans les instituts, dans les écoles de puériculture. Elle ordonne l'organisation de cours pour médecins, sages-femmes, élèves des écoles élémentaires ou supérieures. Elle préconise la création de chaires ambulantes de puériculture ayant pour but de diffuser par des conférences « mobiles » les enseignements de l'hygiène infantile.

L'Œuvre Nationale a d'ailleurs fait imprimer un certain nombre de tracts ou de grandes affiches donnant, sous une forme concise et simple, des tableaux concernant la valeur alibile, nutritive des aliments qui sont employés pour l'enfance, la composition exacte de la nourriture aux différents

âges, les notions élémentaires de physiologie, etc... Ces tracts sont distribués largement dans les œuvres ou dans les écoles.

3° La loi se propose également de combattre divers fléaux si répandus dans le peuple : maladies infectieuses et particulièrement tuberculose.

4° Elle étudie aussi les dispositions législatives, les règlements à adopter pour réaliser efficacement la protection de la Maternité et de l'Enfance. Elle envisage la possibilité d'apporter, dans les divers articles de la loi, telles modifications que les circonstances permettraient de considérer comme opportunes.

J'indique ici surtout les traits principaux de cette loi d'une importance capitale pour l'avenir du pays. Ses répercussions sont déjà grandes : elles ont été — je l'ai dit — exposées par le Professeur Valagussa. Ce qui, avant 1925, n'était que dispositions peu coordonnées, sans aucune armature — l'exécution étant laissée aux mains des municipalités ou des particuliers — est devenu vraiment, à l'heure actuelle, loi organique puissamment charpentée. En outre, des ressources financières ont été promptement mises à la disposition des pouvoirs publics pour que l'exécution matérielle de cette loi soit assurée sans retard, avec rigueur et efficacité.

L'auditoire a été vivement intéressé par la relation substantielle et documentée de notre collègue Valagussa. Cette « face » sociale du Congrès a été très appréciée; car elle a permis de juger quels efforts immenses ont été accomplis par nos collègues, les Pédiâtres italiens, au cours de ces dernières années.

o

Ainsi, dans ces divers domaines scientifiques et sociaux s'est affirmée une activité productive et organisatrice. On retrouve ainsi dans la science médicale le même effort coordonné, la même volonté de discipline et de travail que la nation italienne manifeste en ce moment. Le visiteur est ainsi frappé par ce parallélisme qui se traduit par une expansion magnifique. Lecteur ancien et assidu des revues italiennes de Médecine infantile, je ne suis pas surpris que le Congrès auquel j'ai été convié ait été le témoignage tangible, matériel de ce grand labeur.

Je ne crois pas être contredit en avançant que, dans les sciences médicales, les études italiennes occupent une place

de plus en plus importante. A tout esprit non prévenu, il suffira de suivre avec régularité ces périodiques, ces revues, ces annales, pour être persuadé que, depuis environ quarante années, dans le Royaume transalpin, les publications sont nombreuses, variées. La plupart d'entre elles se distinguent par un exposé clair, une division méthodique du sujet. Les références bibliographiques sont abondantes et exactes. Il convient de le signaler : car, trop souvent, en d'autres pays, les publications médicales sont, à ce point de vue, d'une certaine indigence. Le fait est dû à ce que nos collègues ont, pour la plupart, une connaissance approfondie des langues française et allemande et, dans une moindre mesure, anglaise.

En ce qui concerne la médecine infantile, l'activité est considérable. Plusieurs journaux de cette spécialité publient des travaux de grand intérêt. Le nombre de ces derniers est, certaines années, si élevé que, pour en faire une analyse, on est souvent fort embarrassé de choisir.

Les services de clinique infantile dépendant de l'Université, c'est-à-dire du Gouvernement, sont au nombre de dix-huit pour l'ensemble du Royaume, y compris la Sicile et la Sardaigne. Certaines Facultés, géographiquement, sont assez rapprochées les unes des autres. Mais, malgré cette proximité, elles sont maintenues en raison de l'ancienneté de quelques-unes. Tout récemment, deux ont été créées. L'une à Pérouse, jusque-là Université libre, a été récemment convertie en une Université d'Etat avec une Faculté des Lettres ouverte spécialement aux étrangers qui peuvent, surtout pendant la période des vacances, se perfectionner dans la langue italienne. L'autre a été établie dans cette région maritime des Pouilles, à Bari, et a reçu le nom de « Faculté Adriatique Benito Mussolini ». Certaines, au contraire, sont vénérables, fort anciennes : les premières en date sont représentées par les Facultés de Bologne (xi^e siècle), Padoue (1223), Naples (1224).

L'organisation des cliniques universitaires est telle qu'à côté du Professeur de Clinique, titulaire de la chaire magistrale, sont plusieurs professeurs extraordinaires, assistants, aides, dont quelques-uns restent pendant de longues années attachés au service, pouvant ainsi fournir au professeur une collaboration active, poursuivie avec méthode et suivant des plans scientifiques bien définis. C'est dans cet entourage laborieux que se recrutent les titulaires pour d'autres Facultés. Ces divers

assistants ont ainsi à cœur de travailler avec zèle et continuité.

o

Tels sont les enseignements, telles sont les impressions que j'ai recueillies au cours de ce voyage à travers l'Italie. Il m'a semblé équitable et intéressant de rendre cet hommage public à nos collègues transalpins. Il serait vraiment injuste de méconnaître l'effort continu effectué par eux et qui, certainement, depuis ces dernières années, s'accroît encore.

En terminant, je désire émettre ce vœu. Nombre d'étudiants venus des diverses Facultés italiennes se rendent en France pour y accomplir des stages de plusieurs mois. En ce qui concerne la Médecine, beaucoup de ceux qui veulent se spécialiser dans une branche déterminée séjournent dans différents services parisiens où ils se perfectionnent dans leur spécialité, en même temps qu'ils apprennent la langue française. De ceux-ci, pourquoi un certain nombre ne seraient-ils pas appelés à l'Université de Lyon ? Celle-ci est bien installée pour les recevoir. Le nombre total des étudiants n'est pas excessif : les cours, les laboratoires, les services hospitaliers ne sont pas envahis par une foule trop grande. Le contact entre le professeur et les élèves est plus étroit, plus rapproché, l'enseignement plus familial. Il me semble qu'entre l'Italie et la France les échanges scientifiques, particulièrement médicaux, devraient être plus nombreux, plus répétés. Il n'en pourrait résulter, de part et d'autre, dans le domaine technique et intellectuel, que d'immenses avantages.

Maurice PÉHU,

Médecin de l'Hôpital Debrousse (Lyon).

LES PRÉLUDES DU ROMANTISME DANS L'ART

Au début du xix^e siècle, l'art français formait un édifice grandiose dont l'ordonnance majestueuse était l'image sensible des temps héroïques qui l'avaient érigé. David et ses émules, les architectes, les sculpteurs comme les peintres, étaient animés d'une foi pareille et la faveur publique les entourait parce que chacun, dans leurs œuvres, reconnaissait le reflet de son âme.

Une admiration fanatique était professée pour l'antiquité gréco-romaine. L'art, en apparence, ne visait qu'à retrouver l'inspiration et les méthodes de cette époque bénie qui, seule, avait su dégager, des corps humains où elle se présente toujours altérée et imparfaite, la pure et sereine, l'idéale beauté. Mais l'antiquité revêt, selon les prédispositions de ses admirateurs, des visages multiples : elle peut apparaître, tour à tour, solennelle, aimable, frivole, noble, généreuse ou dépravée. Quand ils l'imaginaient tendue, roidie, guindée vers des cimes inaccessibles, les hommes de la Révolution et de l'Empire y projetaient leur propre génie. A travers Socrate, Romulus ou Léonidas, c'est leur siècle qu'ils glorifiaient. Exaltation de la figure humaine, corps puissants aux larges poitrines, visages réguliers, modelé ressenti, dessin épuré, coloris vif et sans agrément, subordination de la nature, réduite au rôle d'un simple décor. Tout répondait aux inclinations des générations galvanisées, d'abord, par la passion de la liberté, puis par celle de la gloire. Une statuaire dépouillée, figée, privée de tout accent, parlait à des yeux auxquels étaient insupportables les grâces du xviii^e siècle. Palais, temples, monuments commémoratifs, cherchaient, à l'aide du répertoire de Vitruve, à traduire par de grands partis, massifs et sobres, la majesté du moment. Dans les intérieurs,

meubles d'acajou aux formes architecturales, lourdes, décorés de nobles cuivres ciselés, candélabres et pendules solennels, tentures ornées de larges motifs géométriques où l'or s'associait au vert ou au rouge étrusque, composaient des harmonies peu complexes, sévères, créées à l'usage de cette société neuve, peu raffinée et qui avait oublié la douceur de vivre.

Ensemble artificiel, mais exactement adapté et d'une admirable cohésion, unité qui nous frappe d'autant plus qu'elle contraste avec le désordre des temps qui ont suivi. L'éclat, pour s'être bientôt terni, n'en fut pas moins magnifique. La France, qui prodiguait alors à la politique, aux sciences, à l'armée les hommes de génie ou de haut talent, mit en même temps, au service de l'art, une pléiade d'élite. Quelques noms sont restés populaires, certains, ceux des dissidents dont nous parlerons tout à l'heure, ont grandi peu à peu ; la plupart ont pâli, compromis par le discrédit dans lequel est tombée la période qu'ils illustrèrent.

Ecartons nos préjugés actuels, nous comprendrons alors l'orgueil dont étaient pénétrés les contemporains lorsqu'ils parlaient de « l'Ecole française ». Auprès de David, chef du chœur, ils voyaient peindre Girodet, Gérard, Guérin, et Gros, et Prudhon, bien d'autres encore, car il serait facile de multiplier les noms. Cartellier, Roland, Lemot, Chaudet, Bosio, sans parler de Houdon vieilli, brillaient parmi les sculpteurs. Percier et Fontaine guidaient les architectes. Bervic maniait le burin. Jacob composait des meubles, Gouthière ciselait les cuivres. Bony, après Philippe de la Salle, dessinait des étoffes ; Odier fabriquait de l'argenterie. Cependant Méhul, Lesueur, Spontini, Boieldieu illustraient la musique française. Toute l'Europe réunie n'aurait pu contrebalancer cette phalange. Par son art, comme par ses idées, comme par ses armes, la France dominait le monde.

Eblouis par le présent, les contemporains pouvaient-ils douter de l'avenir ? La plupart des maîtres que je viens de citer étaient en pleine activité à l'heure où l'Empire s'écroula. Ils avaient formé des élèves qui commençaient à se produire. Appuyée par une doctrine certaine, forte d'œuvres exemplaires, l'Ecole française allait continuer sa glorieuse carrière. Aux *Sabines*, à *Léonidas*, aux sculptures de la colonnade du Louvre, à la colonne de la Grande Armée, succéderaient des chefs-d'œuvre, conçus dans le même esprit.

Pourtant l'École était fragile, comme l'était l'Empire lui-même, et, sous ses triomphantes apparences, des forces complexes travaillaient à la ruiner. Par un curieux paradoxe, elle imposait aux artistes une exacte discipline dans le temps même où la Révolution, brisant les cadres sociaux, enseignait à chaque individu qu'il aurait la place qu'il saurait conquérir à force d'originalité, d'audace et d'énergie.

David ramenait les esprits vers la Grèce et vers Rome, et jamais la réalité présente ne s'était imposée avec plus de véhémence. Un artiste pouvait-il rester indifférent devant la tempête révolutionnaire ou l'épopée impériale ? Essayait-il de se dérober et de fermer son atelier aux bruits du dehors, la Révolution, l'Empire venaient requérir ses talents. Comment refuser des commandes imposées par le prince et qui, d'ailleurs, assuraient l'existence matérielle ? Ainsi David fut contraint à produire des chefs-d'œuvre dont il gémissait ; ainsi lui furent arrachés *le Serment du Jeu de Paume*, *Marat*, *le Sacre*. Cette confrontation avec la vie, l'obligation, pour se créer des ressources, de peindre ou de modeler des portraits, n'empêchent pas seulement l'éclosion de pages conçues selon le canon orthodoxe. A l'insu des artistes, elles menacent leur esthétique abstraite. Sans doute il leur arriva d'essayer d'imposer aux vivants leurs conventions et leur style : il y eut des allégories drapées et des statues de généraux dénudés. Subterfuges vains et exceptionnels : la réalité était la plus forte. Elle contraignit les artistes à l'observer et à voir. Chez les uns elle réveilla les instincts de sincérité engourdis par l'esprit de système ; à d'autres, qui refoulaient dans leur cœur des désirs de richesse, de volupté, d'éclat, elle s'offrit multiple et véhémence, et les obligea à savourer la joie des foules bigarrées, des types contrastés et des lieux divers. David, hypnotisé par une antiquité conventionnelle, avait tout ignoré du passé. Et voilà que la curiosité historique, sollicitée par la crise révolutionnaire, s'éveille. Chateaubriand évoque les Gaulois et les Francs, Michaud chante les croisades ; Raynouard fait jouer *les Templiers* ; Michelet enfant parcourt, secoué par un enthousiasme fiévreux, les salles de ce Musée des Monuments Français où Lenoir, à l'aide des pierres arrachées à la fureur populaire, a résumé plusieurs siècles d'histoire. Des collectionneurs recherchent bahuts, émaux, miniatures. Une image de la France commence à se dessiner par traits d'abord un peu vagues et pâles

et le style troubadour annonce l'invasion d'un esprit nouveau.

En même temps l'attention se porte sur églises et cathédrales naguère méprisées. Un retour à la religion a marqué la fin du xviii^e siècle. Napoléon le favorise. Chateaubriand publie, en 1802, *le Génie du Christianisme* où toute une génération salue ses espérances. Il y affirme l'inspiration religieuse supérieure à toute autre et essaye de le prouver pour les lettres, en 1809, par *les Martyrs*. Les arts pourront-ils se dérober ? Les temples rouverts réclament des tableaux et des statues. Jupiter, Apollon et Minerve fourniront-ils des types pour le Christ ou la Vierge ? Le Panthéon antique traduira-t-il la foi des âmes ?

L'exaltation révolutionnaire, l'emphase impériale ont galvanisé les Français. Mais les Conventionnels eux-mêmes proclamaient leur sensibilité. L'influence de Rousseau ne cesse de se produire. Tant de secousses, de drames publics et privés usent les énergies. La gloire, à se continuer trop longtemps, émousse son prestige : dans le silence de l'Empire, l'activité économique ralentie, la jeunesse décimée, les guerres sans cesse renaissantes, provoquent détente et lassitude. Aux abords du Musée des Monuments Français, Lenoir a ménagé un Élysée propice à la mélancolie. L'impératrice Joséphine rêve sous les ombrages de la Malmaison. En 1804, Sénancour raconte la sombre destinée d'*Obermann* qui, dans les solitudes alpestres, demandait à la nature des consolations.

Ainsi l'atmosphère générale, malgré des apparences orgueilleuses, tend à dissoudre l'École. Elle subit des assauts plus directs dans l'ordre des arts mêmes. C'est par une révolte sans ménagement contre le xviii^e siècle que David s'est déclaré. Il a renié ses maîtres et, avec eux, tout l'héritage des traditions accumulées depuis la Renaissance. Il n'a voulu connaître que le modèle et le moulage antique. En 1793 s'ouvre au public le Musée du Louvre. Bientôt la victoire y accumule les chefs-d'œuvre arrachés à l'Italie et aux Flandres. La jeunesse avide restera-t-elle insensible aux appels de Titien, de Véronèse ou de Rubens ? Verra-t-elle sans émotion, au Musée du Sénat Conservateur, *la Vie de Marie de Médicis* ? Les statues du Moyen Age, de la Renaissance, exposées dans le Musée de Lenoir, seront-elles muettes pour les élèves sculpteurs ?

En effet, un travail s'accomplit. On remarque, chez les

collectionneurs, un engouement grandissant pour les tableaux hollandais. A Lyon, le peintre Revoil rassemble, avec un goût sûr, d'admirables objets médiévaux ou du xvi^e siècle ; il les consulte pour peindre, avec un science timide et appliquée, des sujets historiques ; son ami Richard Fleury l'imité et l'Ecole de Lyon a du succès même à Paris. Manifestations modestes et qui n'apparaissent pas redoutables.

C'est au cœur de l'Ecole, parmi ses protagonistes, chez les maîtres les plus réputés, qu'un avenir transformé est en puissance. Les contemporains en ont eu un partiel pressentiment.

Ils n'ont pas reconnu que *Marat*, que *le Sacre*, que la multiplication des portraits apportaient aux artistes des indications libératrices. Mais ils ont redouté l'action de Gros. Cet homme au caractère timide, dont le plus sincère désir aurait été d'être le lieutenant fidèle de David, était poussé, comme malgré lui, par une force intérieure. Il portait en lui, involontairement, les vérités qui allaient s'épanouir. *Les Pestiférés de Jaffa* sont plus que la préface du Romantisme. La joie de peindre, la recherche du caractère, du mouvement, de la vie y sont proclamées, affirmation générale à laquelle s'ajoutent orientalisme et pittoresque. Mais cette toile célèbre, que la jeunesse ne cessera de consulter, n'est pas un phénomène exceptionnel. Tout l'œuvre de Gros, ses grandes machines, ses portraits, ses croquis, ses aquarelles développent un vaste programme : suprématie de la couleur, étude des cieux, des races, intérêt des animaux et, surtout, des fauves. L'histoire nationale y figure avec *la Visite de Charles-Quint et de François I^{er} à Saint-Denis* ; il a songé à *Othello* et à *Ugolin* en 1804, et la mélancolie moderne enveloppe le portrait posthume de la femme de Lucien Bonaparte.

Gros effraye ses contemporains. Ils ont haussé les épaules devant les excentricités de la secte des Primitifs qui prétendaient ramener l'art aux pratiques sévères des précurseurs de Phidias, au reste, à ce moment, presque totalement ignoré, et ils ont considéré comme un dévoyé un élève de David, prix de Rome de 1801 et qui, après avoir marqué de la sympathie pour les Primitifs, vivait isolé en Italie. Je veux parler de Jean-Dominique Ingres. La gloire d'Ingres est, aujourd'hui, à un point tel qu'il paraît impossible d'y rien ajouter. Pourtant ceux qui admirent le portrait de *Madame Devauçay*, *la Chapelle Sixtine* ou *la Baigneuse* y attacheraient encore

plus de prix s'ils les remplaçaient à l'époque où ils furent produits. Quelques dates paraissent, ici, nécessaires. Il a peint son propre portrait (Chantilly) en 1804, *la Belle Zélie* en 1806, *Madame Devauçay* et *Granet* en 1807, *Madame de Sénones* en 1814. *OEdipe* est de 1808, *Jupiter et Thétis* de 1811, ainsi que *Vénus Anadyomène*, *Romulus vainqueur d'Acron*, 1812 ; *la Grande Baigneuse* est de 1808 et *la Grande Odalisque* de 1814 ; *Ossian* de 1811 et *la Chapelle Sixtine* de 1814. Dans cette même période ont été dessinés au crayon *la Famille Forestier* et *la Famille Stamaly*, *M. et Madame Leblanc*, cent autres chefs-d'œuvre. C'est donc en plein règne de David qu'ont été conçues et exécutées ces pages où tout, inspiration, sensibilité, moyens d'expression, est neuf ; pages dont quelques-unes, ainsi *Jupiter et Thétis*, trouvent encore, à l'heure actuelle, à nous surprendre. Parmi tant d'artistes dociles, il avait une indépendance indomptable ; il avait rompu avec David, voulait « devenir un novateur et imprimer à ses ouvrages un caractère inconnu » jusqu'à lui. Son dessin subtil s'était aiguisé au contact des Primitifs italiens qu'il fut l'un des premiers à connaître et des vases grecs qu'il sut, le premier, regarder. Il cherchait partout matière à nourrir son génie, s'inspirait également de l'antiquité classique, de l'histoire, de la poésie, de la réalité présente, de l'Orient. Il ne méprisait pas la couleur, révérait Titien, et, versatile, nerveux, divers d'une toile à l'autre, il inventait parfois des harmonies acides et de précieuses dissonances. Le trait, avec une précision implacable mais avec une infinie souplesse, enveloppait des formes pures mais non abstraites où se lisait une ardeur concentrée et une religion sensuelle de la beauté. Celui qui peignait le paradis fantastique de Fingal, le corps onduleux de Thétis et qui faisait flotter, autour de madame de Sénones rêveuse, une atmosphère languide, était, en un ordre différent, un préromantique tout ainsi que Gros et il était plus exceptionnel encore, plus moderne que celui-ci.

Sa force n'avait pas encore été reconnue. Au contraire, Prudhon poursuivait sa carrière au milieu d'hommages perpétuellement traversés par des préventions. On ne se dérobaît pas à son charme, que l'on estimait, au reste, incommunicable, mais on redoutait ses exemples techniques. On croyait qu'il dessinait mal parce qu'il n'avait pas la superstition du contour. Sur le papier bleuté le fusain et la craie faisaient saillir les volumes, enveloppaient dans l'espace des formes

synthétiques et palpitantes. En cet âge héroïque, il avait gardé le culte des grâces, mais avec une ardeur pénétrante que le xviii^e siècle n'avait pas connue, et il y joignit une inquiétude qui l'arrache au passé pour le rapprocher de nous.

La sculpture marchait d'un pas plus égal. Plus que tout art elle était obsédée par le culte de l'idéal héroïque. Elle n'y était pourtant pas absorbée totalement. Houdon survivait, capable de retrouver, dans le buste de Napoléon, toute la pénétration de son génie véridique. Chinard alliait, aux passions de son temps, un instinct de séduction. Chardigny modelait, à Aix, *la Cueillette des Olives*. Roland, reconnu comme un des premiers dans son art, n'avait pas oublié les leçons de Pajou ; il donnait à ses élèves l'exemple de la sincérité, et sculptait des bustes d'une vision très directe. J.-B. Giraud, qui avait modelé le corps palpitant d'*Achille expirant*, dans son hôtel de la place Vendôme où il avait réuni des moulages antiques et italiens, prêchait avec son ami Emeric David contre l'illusion du beau idéal en faveur de l'observation, et Grégoire Giraud s'appropriait à appliquer ses leçons.

Il n'est pas jusqu'à l'architecture qui ne donnât quelques signes de gestation. Percier et Fontaine, les architectes officiels de l'Empereur, étaient touchés par le sourire de la Renaissance italienne. Les aquarelles de Percier en portent témoignage et l'arc de triomphe du Carrousel reflète, en intentions aimables, cette sympathie.

Parlerai-je de la musique ? Son évolution se distinguait de celle des arts plastiques ; les doctrines davidiennes ne trouvaient pas à s'y appliquer et aucun maître n'avait eu assez d'envergure pour imposer une doctrine. La Révolution, qui avait fait oublier la querelle des gluckistes et des piccinistes, avait offert aux musiciens, avec les plus beaux motifs d'inspiration, des formes nouvelles et incomparables d'activité, quand elle avait demandé à Gossec, Lesueur et Méhul de collaborer aux fêtes populaires organisées par David. Sous l'Empire, tandis que Boieldieu prélude, non sans distinction, au succès fâcheux de l'opéra-comique, que Méhul nous attendrit sur les malheurs de *Joseph* (1807), Lesueur remporte un succès mémorable avec *Ossian ou les Bardes*. D'un style dépouillé mais très personnel, il veut être descriptif et fantastique. Le choix seul de son livret annonce le Romantisme.

Ainsi, à l'heure où les Français s'imaginaient avoir fixé

la fortune et assigné des formes définitives aux arts, des forces jouaient, qui préparaient une évolution prochaine. Ces forces étaient complexes et par plus d'un côté opposées. Les unes appelaient le règne de la réalité et les autres exaltaient l'imagination et le rêve. Aucune de ces tendances ne pouvait s'effacer, mais il dépendait des événements que l'une au l'autre prît l'avantage. Si l'Empire s'était consolidé, dans un ordre devenu stable, les esprits se devaient peu à peu détendre; un art calme, sain, équilibré, se serait, sans doute, développé: triomphe du Réalisme. Qu'un orage, au contraire, vint à éclater, une période de crise devait s'ouvrir où les artistes désorientés obéiraient moins à la raison, seraient en proie à leur sensibilité, à leurs nerfs: triomphe du Romantisme.

Ce fut l'orage qui éclata, et le plus terrible. La chute de l'Empire, l'invasion, le retour des Bourbons ébranlèrent profondément la France humiliée et meurtrie. En aucun ordre ni religieux, ni politique, ni social, il ne se trouva plus désormais d'asile sûr. Le mal du siècle s'exaspéra. Les hommes désemparés se replièrent sur eux-mêmes; ils cherchèrent dans leur propre pensée la loi de leurs actions. Ils s'élançèrent douloureusement sur les voies incertaines de la liberté, guidés par leurs sentiments et non par la logique. Il se trouva à ce moment que l'Angleterre, dont la guerre nous avait isolés, reprit le contact préparé, au xviii^e siècle, par Voltaire. Déjà nous avions regardé du côté de l'Allemagne. L'influence des pays germaniques s'exerça dans le sens que Mme de Staël avait indiqué avec un lucidité parfaite: Goethe, Schiller, Shakespeare, Walter Scott, Constable, Lawrence ou Beethoven vinrent nourrir les aspirations d'une génération inquiète. Et c'est ainsi que s'ouvrirent les temps romantiques.

L. ROSENTHAL,

*Professeur à la Faculté des Lettres,
Directeur des Musées de Lyon.*

CHRONIQUE ANGLAISE

COMMEMORATIONS DU CENTENAIRE DE WILLIAM BLAKE

Aucune des définitions profondes ou subtiles qu'ait jamais inspiré à la critique la personnalité de William Blake n'a su atteindre à la justesse de celle que donna la veuve du poète : « Ce n'était pas un homme, dit-elle un jour naïvement, c'était un ange du ciel ». Il faut se souvenir de cette parole devant une œuvre qu'on ne saurait aimer, juger ou apprécier selon les modes et les règles qui nous sont accoutumés.

Poète mystique, peintre de l'invisible, chante prophétique d'une union de la terre et du ciel, William Blake n'était assurément pas de ceux qui sont faits pour occuper, pendant leur vie immortelle, une place dans ce Valhalla des gloires de la poésie anglaise qu'est le « Coin des Poètes » dans l'Abbaye de Westminster. L'atmosphère, toute emplie qu'elle y soit de solennité et de noblesse, n'a pas assez de mystère et la foule des statues que le peuple évoque trop souvent, dans ses gestes et ses attitudes, un monde au travers duquel Blake passa en étranger, perdu dans le rêve que nous appelons sa vie. Pour l'ombre de l'humble et prodigieux artiste que fut Blake, un tel asile aurait été une prison. Aussi, quand le moment fut venu de commémorer par un monument le centenaire de celui qui apporta à la poésie anglaise, avec ses « Chants de l'Innocence », le timbre même et l'incomparable cristal des voix enfantines, ce fut dans la crypte de Saint-Paul qu'on résolut de l'élever. On sentit que, à celui qui avait vécu à l'écart du siècle et des hommes, toute promiscuité, même dans la gloire, devait être épargnée. Un profil dans un médaillon, les dates 1767-1827, et, au-dessous, les quatre vers où se résumait la foi du poète qui sut « tenir l'infini dans le creux de sa main, et l'éternité dans une heure » ; alentour, le silence de la crypte. Cela suffit pour que soit rendu pleinement l'hommage que Londres se devait de rendre à Blake.

D'autres commémorations s'ajoutent à celle-ci et élargissent sa portée. C'est d'abord la publication d'un ouvrage de tout premier ordre : la « Vie de William Blake », par Mona Wilson. Certains épisodes, jusqu'ici ignorés, de la vie du poète y sont, pour la première fois men-

tionnés et l'œuvre elle-même y est étudiée « en tant que partie intégrante de la biographie de William Blake ». Longtemps méconnu, ou méprisé, sauf par un petit nombre d'admirateurs fervents, le génie de Blake était, depuis quelques années, exposé aux louanges inconsidérées de certains critiques plus capables d'enthousiasme que de jugement. Ceux-ci se plaisaient à attribuer à l'ensemble des œuvres prophétiques, et en particulier à « Jérusalem » et au « Livre de Thel », des qualités de forme qu'il est assez difficile d'y découvrir. L'étude solide, judicieuse et nuancée de Miss Wilson établit — et ce n'est pas là un de ses moindres mérites — une distinction qui restera désormais nettement tracée entre l'œuvre lyrique proprement dite et l'œuvre prophétique de Blake. Si, grâce à la première, la poésie anglaise se rafraîchit aux sources mêmes du lyrisme le plus limpide, la valeur de la seconde réside dans l'intensité de vie spirituelle qui émane d'elle et dans une inspiration mystique si ardente et si haute qu'elle oublie ou dépasse tout souci de perfection artistique.

Presque en même temps qu'elle publiait cet ouvrage admirable aussi par son aspect, ses caractères et toute sa réalisation matérielle, la « Nonesuch Press » annonçait une édition du « Mariage du Ciel et de l'Enfer ». Cette œuvre, qui fut longtemps considérée, et à tort, comme inaccessible à quiconque n'avait pas reçu une illumination spéciale, est en fait l'expression la plus caractéristique et la plus complète du génie de Blake, dans les années de sa maturité. L'édition nouvelle du « Mariage du Ciel et de l'Enfer » est une reproduction exacte du volume original, imprimé et enluminé par l'auteur, que possède aujourd'hui le Musée Fitzwilliam de Cambridge. Une reproduction de ce genre n'est pas, ne veut pas être seulement un objet de curiosité, une pièce intéressante et propre à figurer sur les rayons d'un collectionneur. Ceux qu'attire le mystère du multiple génie de Blake peuvent désormais connaître une de ses œuvres les plus significatives sous la forme même que l'auteur — à la fois écrivain, peintre et imprimeur — avait conçue et réalisée. Texte, illustrations, couleurs, sur lesquelles l'or met un accent imprévu et nécessaire, présentation typographique, tout concourt ici également à la valeur unique de l'ensemble. Grâce à ce livre, les aspects d'une même inspiration nous apparaissent non plus isolés et indépendants les uns des autres, mais dans leur vivante synthèse.

Le Musée Britannique a voulu participer aussi aux commémorations du centenaire. La grande salle, qui est une annexe publique de la salle de travail du Musée des Estampes, contient une merveilleuse exposition des dessins, gravures et aquarelles de Blake. Certaines des pièces exposées sont la traduction plastique de visions où le monde réel et le monde surnaturel s'unissent en un accord à la fois persuasif et fantastique. D'autres nous permettent de saisir dans sa diversité même l'unité profonde de l'inspiration poétique et de la création plastique chez Blake. Tel dessin, qui porte le titre d'une pièce de vers, n'en est pas cependant un commentaire pictorial : les formes et les couleurs expriment, par des moyens différents, mais d'une originalité et d'une force égales, ce que les vers traduisent au moyen du rythme et des sons. La page sur laquelle l'artiste dessina et imprima le titre de ses « Chants de l'Innocence », est à cet égard particulièrement révélatrice. Les rinceaux d'un feuillage délicat y tracent des lettres, l'arbre écrit sur

le ciel une arabesque qui est un signe. Le réel et la vision se pénètrent, l'un naît de l'autre sans que l'on puisse savoir où sont placées leurs frontières.

A mesure que, d'année en année, Blake s'élève plus hardiment, avec une aisance toujours accrue dans les régions mystiques, patrie véritable de son esprit et de son cœur, son crayon ou son burin fixent plus fréquemment des formes étranges, inconnues à la terre, soit visions nées des brumes de l'aube, comme celle des étoiles du matin chantant en chœur, ou apparitions spectrales, fantômes surgis d'on ne sait quel rêve atroce. Une entre toutes, parmi les œuvres de cette période, possède une puissance de suggestion sans égale. Elle porte ce titre, inscrit de la main de l'artiste : « Le Fils de la Joie » : *The Man of Joy*. Une divine allégresse s'exhale de chacune des lignes de ce corps qui bondit, vigoureux et souple, animé d'une vitalité si puissante qu'il semble répandre autour de soi une lumière. Plus clairement encore, le visage affirme et transmet une joie dont aucun bonheur humain n'atteindra jamais la mesure. Dans son dernier état, le dessin est relevé de couleurs, posées en touches à la fois légères et vibrantes. Une chevelure d'or se dresse sur la tête, diadème vivant qui s'associe au rythme de ce corps emporté par l'élan d'un inépuisable et joyeux délire. Et, dans les larges yeux bleus au regard halluciné, ivre de quel orgiaque et mystique transport, luit une flamme inoubliable.

A celui qui, en étudiant une œuvre, l'interroge pour y trouver l'homme, ce « Fils de la Joie », permet de lire dans l'âme profonde de Blake et de comprendre l'extase des dernières heures du poète, alors que, déjà délivré des servitudes terrestres, il chantait des chants étranges et suaves, s'interrompant pour murmurer à l'oreille de sa femme : « Bien aimée, ces chansons ne sont pas miennes », « They are not mine ».

L. VILLARD.

Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon.

BIBLIOGRAPHIE

HUGOUNENCQ et FLORENCE, *Principes de Pharmacodynamie*. Un vol. de 392 pages, Masson, édit., Paris, 1928.

G. COTTE, *les Troubles fonctionnels de l'Appareil génital de la Femme*. Un vol. de 570 pages, Masson, édit., Paris, 1928.

Dans deux disciplines différentes, deux livres viennent de paraître, qui font honneur à l'Université de Lyon. Ils remplissent l'un et l'autre deux lacunes parmi nos publications médicales françaises et sont destinés, par leur valeur et leur opportunité, à devenir deux ouvrages classiques.

On a pu dire, non sans raison, que la pharmacodynamie, c'est-à-dire la science de l'action des médicaments sur les organismes vivants,

n'avait pas encore atteint, en France, le développement qu'elle mérite. Malgré la valeur, incontestable et incontestée, des trop rares savants français qui s'occupent de cette branche de la connaissance scientifique, nous sommes, il faut l'avouer, trop en retard sur beaucoup d'autres pays.

Aussi, est-ce une œuvre infiniment utile qu'ont réalisée MM. Huguonencq et Gabriel Florence dans l'ouvrage qu'ils présentent aujourd'hui. Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'un traité, mais d'un exposé, infiniment clair et attachant, des principes de la pharmacodynamie moderne.

Le grand fait qui domine l'histoire des médicaments, c'est qu'il a été possible de rattacher leurs propriétés à des particularités de leur structure moléculaire. On pressent aujourd'hui qu'entre constitution chimique et propriétés biologiques, il existe des rapports si étroits qu'on pourra bientôt, par la connaissance de la structure moléculaire d'un corps, faire des prévisions sur ses propriétés physiologiques. « La chimiothérapie, délivrée de l'empirisme, s'élèvera au rang d'une science sûre d'elle-même, comme la chimie organique dont elle dépend étroitement.

« Ce livre est l'image réduite d'un des premiers stades de l'évolution de la pharmacodynamie, période au plus haut point intéressante, comme ce sont les débuts des créations destinées à grandir et peut-être appelées à une haute fortune ; car, après tout, l'objet essentiel des sciences médicales n'est-il pas d'apaiser la douleur et, s'il se peut, de guérir la maladie ? On n'ose à peine énoncer cette vérité, voilée plus souvent qu'on ne le croit à certains esprits par ailleurs remarquables, mieux préparés à décrire le mal qu'à s'efforcer de le combattre ».

Ces quelques lignes de la préface montrent l'esprit de ce livre, qui donne un admirable résumé des idées et des faits nouvellement acquis dans ce domaine de la pharmacodynamie, champ de jonction de la physiologie, de la chimie, de la thérapeutique et de la pharmacodynamie.



Il n'existait pas, en langue française, d'ouvrage d'ensemble traitant de la physiologie génitale, normale et pathologique, de la femme. Avec le titre, trop modeste, de *les Troubles fonctionnels de l'Appareil génital de la Femme*, le livre du Dr Gaston Cotte, agrégé à la Faculté de Médecine, chirurgien des hôpitaux, vient de combler cette lacune.

En France, les tendances de la gynécologie contemporaine sont très spécialement chirurgicales. Les spécialistes de cette branche si importante de la médecine ont peu écrit en général sur les problèmes physiologiques de leur spécialité. Le médecin, qui voulait un renseignement un peu précis sur un point de cette partie de la science, devait presque obligatoirement s'adresser à des traités allemands, remarquablement faits du reste. Aujourd'hui, il n'en sera plus de même.

Il ne peut être question de donner ici une analyse, même sommaire, d'un tel ouvrage. Il faut cependant affirmer ses qualités. Le livre du Professeur G. Cotte met au point les difficiles problèmes de la physiologie féminine, et cela dans une langue précise et sûre, avec le minimum

de ces termes techniques, qui rendent souvent si désagréables, même pour le médecin, la lecture des traités de spécialités.

Non seulement les gynécologistes, les médecins non spécialisés, les physiologistes et les biologistes, mais encore, pour quelques chapitres, les psychologues et les éducateurs, trouveront dans ce livre l'exposé de faits et de problèmes troublants et aussi l'évocation de l'immense inconnu qui règne encore dans ces difficiles questions physiologiques.

INFORMATIONS

M. DUGAS, professeur sans chaire à la Faculté des Lettres de Montpellier, est nommé professeur d'Histoire de l'Art antique à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon, en remplacement de M. PICARD, appelé à d'autres fonctions.

M. PIÉRY est nommé professeur d'Hydrologie thérapeutique et Climatologie à la Faculté mixte de Médecine et de Pharmacie de l'Université de Lyon.

M. BARD, ancien professeur de la Faculté mixte de Médecine et de Pharmacie de l'Université de Lyon, est nommé professeur honoraire à ladite Faculté.

M. APPLETON Jean, ancien professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Lyon, est nommé professeur honoraire à ladite Faculté.

M. LANNOIS, ancien professeur de la Faculté mixte de Médecine et de Pharmacie de l'Université de Lyon, est nommé professeur honoraire à ladite Faculté.

Les professeurs LÉPINE et MOURIQUAND représentent la Faculté de Médecine de Lyon aux Journées médicales du Maroc, qui ont lieu à Casablanca pendant les vacances de Pâques.

La Société des Amis de l'Université a entendu des conférences, fort goûtées, de M. HOURTICQ, sur « La Galerie Médicis au Louvre », et de M. Paul VALÉRY, sur « la Poésie ».

À la Faculté de Médecine, plusieurs leçons d'ouverture ont été données, celles des professeurs PAVIOT (Clinique médicale), COLLET (Clinique oto-rhino-laryngologique) et M. FAVRE (Anatomie pathologique).

Le gérant, PAUPHILET.

Imp. M. AUDIN, 3, rue Davout, Lyon.

